Edouard DETAILLE
et les Cuirassiers de Morsbronn

Jean-Claude STREICHER

La charge des cuirassiers à Morsbronn du 6 août 1870 a inspiré bien des peintres. Mais le tableau le plus fameux est celui d'Edouard Detaille, que l'artiste a exposé au Salon de Paris de 1874. Il en existe même deux versions, l'une sans barricade au premier plan, conservée au *Musée de la bataille du 6 août 1870* de Wœrth-sur-Sauer, l'autre avec une infranchissable barrière de chariots, de poutrages et d'échelles enchevêtrés au premier plan, conservée au Musée Saint-Rémi de Reims

Ces deux versions posent trois questions qui n'ont jamais été examinées par les historiens. Pourquoi ces deux versions ? Laquelle est la première ? Et laquelle est la plus proche des faits historiques ?

I – Les deux versions de la charge

Le tableau de *« La charge du 9e régiment de cuirassiers à Morsbronn »* d'Edouard Detaille est la grande fierté du *Musée de la bataille du 6 août 1870* de Wœrth, d'autant que c'est la plus fameuse œuvre de grand maître conservée dans l'arrondissement de Wissembourg. Les responsables de l'institution le défendent bec et ongles. C'est elle *« la première version »*, *« la version définitive* [étant] *exposée à Reims »,* soutient le panneau explicatif qui l'accompagne. Panneau, rédigé de toute évidence par un *« historien de l'art »* des services de conservation du *Parc naturel régional des Vosges-du-nord*, autorité de tutelle du musée.

Il affirme que le tableau date de 1874, alors que cette datation n'est établie que pour le tableau de Reims. Il ne dit rien non plus de la grande différence entre les deux versions (la présence ou non d'une barricade au premier plan). Par un euphémisme des plus bizarres, il se borne à dire que seule la partie haute du tableau de Wœrth a été conservée dans l'autre version. Cette partie haute est *« la masse imposante des maisons imaginées par l'artiste*. (Elle) *écrase les cuirassiers représentés en partie basse sur la version définitive exposée à Reims »*.

Suit une phrase pseudo-experte, en réalité bien vide de sens : « *La bande médiane présente une violente compression de l'espace et du temps. Le déploiement de la charge est pris entre deux couches plus résistantes qui l'écrasent. Les maisons bordent la rue en cachant l'ennemi invisible, et, au premier plan, la barrière de charrettes. L'artiste semble substituer au choc avec l'ennemi le choc avec l'obstacle, où la charge vient se briser dans un mouvement d'autodestruction. »*

Le commentaire se termine sur un dernier verset : *« L'œuvre exposée au Salon de 1874 est mal accueillie. La critique et le public lui reprochent de glorifier un épisode désastreux de l'histoire de la cavalerie française. La Brigade Michel est en effet anéantie, suite à cette charge, notamment le 9e régiment du colonel Waternau. »* Ce phrasé est tout ce qu'on voudra, mais pas une remise dans le contexte qu'un visiteur est en droit d'attendre.

Cette thèse de l'antériorité de la version wœrthoise est bien entendu reprise par tout journaliste écrivant sur le musée. *« L'œuvre remaniée* (avec la barricade) *connaîtra une meilleure réception de la critique. Elle figure aujourd'hui dans les collections du musée historique Saint-Rémi »*, lit-on dans les *Dernières Nouvelles d'Alsace* du 16 juillet 2019. *« Detaille a réalisé* (une) *deuxième version de son tableau* (celle de Reims). *Il a ajouté des chariots enchevêtrés au premier plan, piège allemand ne figurant pas dans la version visible à Wœrth »*, ajoute *Saisons d'Alsace* en juin 2020...



La charge du 9e régiment de cuirassiers du musée de Wœrth © photo jcs

Un panneau planté dans les rues de Morsbonn pour le 150ème anniversaire surenchérit : « *La première version* (sans barricade), *jugée pas assez héroïque par les autorités militaires françaises, sera revue par l'artiste,* [qui] *ajoute au premier plan des charrettes faisant office de barricades.* [C'est] *la deuxième toile présentée au Salon de 1874.* » Nous contestons radicalement ce narratif, car, en bonne logique et au vu des écrits de l'époque, il est impossible que la version wœrthoise soit la première.

La version de Wœrth

C'est une huile sur toile grand format (1,40 x 2 m), prétendument exécutée en 1873-1874 et signée du peintre dans l'angle inférieur gauche. Elle vous fait face dans la deuxième pièce en entrant dans le musée. Une notice imprimée indique qu'elle avait été initialement donnée, à une date non précisée, au *Musée des Beaux-Arts* de Mulhouse par des membres de la *Société* locale *des arts et lettres*, musée qui pour désengorger ses réserves, l'a ensuite prêtée, à une date également non précisée, pour 99 années à celui de Wœrth, qui lui a enfin réservé la place qu'elle méritait.

On voit au premier plan des chevaux se cabrer et stopper net devant un obstacle inexistant, si ce n'est deux ou trois cuirassiers roulant sur le sol. Et pourtant, un officier à ce premier rang se retourne, désespéré, vers ses hommes qui continuent d'affluer derrière lui en masse compacte, pour les appeler le bras levé à freiner leur galop. Derrière lui, un trompette sonne d'ailleurs déjà dans son clairon le *halte-là*.

La version de Reims

Le tableau rémois est prétendument aux mêmes dimension (141 cm x 200,6 cm), mais avec son cadre doré, qui est très large. C'est donc quand même un tableau plus petit. Impossible également de ne pas le voir : il vous fait face quand vous arrivez à la galerie militaire du premier étage.



La charge du 9e régiment de cuirassiers du musée de Reims, avec la barricade © photos jcs



L'officier et son trompette sont au centre des deux versions. Mais l'absence de barricade rend leur attitude incompréhensible.

Il représente au premier plan un élément très visible, absent et effacé du tableau de Wœrth : une solide barricade enchevêtrant des charrois de paysans, des roues de voitures, des échelles, des madriers et des planches. Celle-ci barre la rue principale de Morsbronn sur toute sa largeur. Trop haute, elle n'a pu être franchie par le 9e régiment de cuirassiers. Elle l'a stoppé net. D'où l'attitude, au centre et au premier rang des cavaliers, de l'officier qui le commandait. Comme sur le tableau de Wœrth, il se retourne, désespéré, vers ses hommes qui continuaient d'affluer en masse compacte, pour les appeler le bras levé à freiner leur galop. Comme sur le tableau de Wœrth, un trompette derrière lui sonne donc le *"halte-là"*.

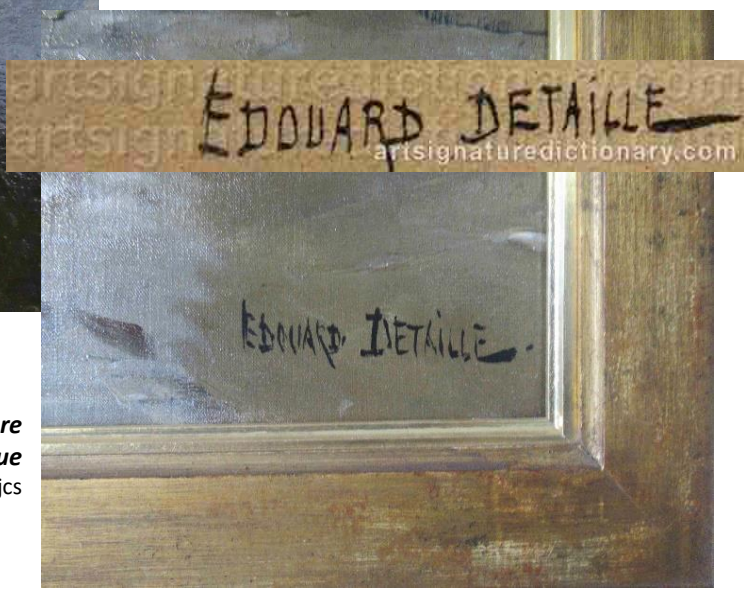


La charge du 9e régiment de cuirassiers du musée de Reims, avec la

Cette œuvre est signée et datée sur deux lignes **« EDOUARD DETAILLE 1874 »** à l'extrémité du coin inférieur gauche en lettres bâton majuscules rouges très droites et rigoureuses, contrairement au tableau de Wœrth, qui lui est signé dans le coin inférieur droit sans date, en noir et d'une autre écriture, toujours en majuscules, moins léchées, mais très similaires à la signature considérée comme authentique [*génuine*] par "artsignaturedictionary.com." Mais il pouvait aussi arriver que Detaille (ou ses copistes attitrés) signe d'une écriture cursive ronde penchée vers la droite.



A gauche, la signature rémoise
© photos jcs



A droite, la wœrthoise, proche de la signature considérée comme authentique
© photos jcs

Selon M. Jean-François Lecaillon

Quelle est alors la logique de ces deux représentations ? Comment peuvent-elles être expliquées l'une par rapport à l'autre ? Laquelle corrige l'autre et pourquoi ? Au Musée de Wœrth, on avait tendance jusqu'ici, sur le site internet comme sur la page Facebook, à reprendre la thèse exposée sur son propre blog par M. Jean-François Lecaillon, docteur agrégé d'histoire, spécialiste de la peinture militaire, notamment celle de la guerre de 1870. Thèse soutenant que la version sans barricade est la version initiale, donc la plus authentique. Elle lui avait été expliquée, lors d'une visite du musée. Mais ce n'est qu'une élucubration, ne reposant sur aucune source écrite, car Detaille n'a jamais tenu de journal intime, et les deux critiques d'art, Jules Claretie et Frédéric Masson, qui l'avaient le mieux connu, ne l'ont jamais laissée supposer.

Sans se fonder sur la moindre preuve écrite vérifiable, mais puisqu'il est docteur agrégé d'histoire, M. Lecaillon affirme donc que Wœrth possède le tableau que Detaille avait initialement composé pour le Salon de Paris de 1874. Mais quand il l'a soumis, en avant-première, à des cuirassiers survivants, ceux-ci l'auraient rejetée ; Ils auraient alors exigé qu'il le refasse, avec une barricade bien visible au premier plan, car elle permettrait d'excuser l'échec de leur charge. Et c'est alors seulement, qu'il les aurait fait poser[1], autre affirmation sans preuve vérifiable, car ces croquis de pose ont très bien pu être exécutés avant de commencer le tableau. Et c'est donc cette version "rebarricadée", qui a été exposée au Salon de 1874.

M. Lecaillon cependant commet une 3ème approximation, quand il écrit[1] que Detaille a fait le voyage d'Alsace pour *« reconstituer le cadre exact du village et de ses maisons »*. En réalité, il l'a fait avec Alphonse de Neuville pour trouver un thème, un cadre, car les maisons qu'il a représentées sur sa charge du 9e ne sont pas du tout celles de Morsbronn, qui est un hameau de petits paysans et de journaliers, et non pas un bourg du plantureux *Ackerland* alsacien.

Enfin, dernière affirmation péremptoire de M. Lecaillon : selon lui, la *Charge* d'Edouard Detaille serait même *« un cas d'école »* de faux historique fabriqué sur commande par un artiste-peintre, faux qui lui aurait permis de faire croire que l'héroïque charge du 9e cuir à Morsbronn n'a échoué que par la faute d'une barricade de charrettes. Pour une fois, chose inouïe, un peintre aurait ainsi réussi à faire passer son arrangement esthétique pour vérité historique admise par le plus grand nombre.

Suivant un phénomène humain courant et facile à observer dans d'autres circonstances, ce serait donc les rares survivants de la charge qui auraient eux-mêmes reconstruit leurs souvenirs pour les conformer à la légende qu'ils préféraient voir s'installer dans le sens commun. Le 6 août, dans la grande rue de Morsbronn, ils n'avaient, en réalité, été gênés que par des charrettes et des brouettes éparses. Mais après coup, ils les ont grossies pour en faire un obstacle infranchissable, excusant leur capture et leur captivité en Prusse orientale. Detaille se serait d'autant plus complaisamment prêté à leur demande qu'elle l'autorisait, écrit Lecaillon, à *« dramatiser son œuvre et la rendre plus forte ».* Ainsi donc, la barricade n'est-elle qu'une *« invention d'artiste soucieux d'accentuer l'effet dramatique de son œuvre »*[2].

Pour s'autoriser une telle thèse, le Pr Lecaillon s'appuie sur un article de Marc Bloch, l'auteur universellement connu de *« L'étrange défaite »*. Article paru en 1921 dans la *Revue de synthèse historique*, t. 33, sous le titre *« Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles »* et republié en 2013 par les Editions Allia (Paris). Dans ce texte, Marc Bloch expose une expérience personnelle de propagation de fausses rumeurs observée pendant la Grande Guerre, quand il servait sur le Chemin des Dames. Il l'a alors mise en parallèle avec la légende des mains coupées d'enfants, qui avait été très largement attribuée pendant la même guerre aux Allemands en Belgique occupée. Aussi, sur la foi de ces exemples, Marc Bloch avait-il alors invité les historiens à ne jamais prendre à la lettre les témoignages prétendument vécus, surtout ceux émanant d'un contexte de guerre.

M. Lecaillon étaie ce raisonnement de quelques cas tirés de ses propres observations d'universitaire pour ainsi inviter les chercheurs à

faire la critique méthodique de tout témoignage à prétention historique, même si cela doit porter *« un coup très rude à l'histoire anecdotique »*. Car, dit-il, il faut toujours se poser la question de savoir comment naissent et se propagent les rumeurs, et notamment dans la littérature de guerre, où elles prolifèrent.

Et d'ailleurs, demande Mr Lecaillon, comment les Prussiens auraient-ils pu prévoir l'irruption d'une charge de cuirassiers dans les rues du village et avoir eu le temps de dresser d'infranchissables barricades ? Il invoque aussi nombre d'ouvrages qui ne font état d'aucune barricade ce 6 août dans Morsbronn. A commencer par les historiques des deux régiments de cuirassiers (le 8e et le 9e) qui ont chargé à la suite l'un de l'autre, dans et autour du village. Auparavant, tâchons de nous remettre dans le contexte du Salon de 1874.

Et d'abord, qui est Edouard Detaille ?

Il est né à Paris le 5 octobre 1848 dans un milieu fortement imprégné de traditions militaires. Son père était lui-même artiste amateur et l'ami des collectionneurs ainsi que du grand peintre de l'épopée napoléonienne Horace Vernet (1789-1863). Par son grand-père, intendant de la Grande Armée, il savait tout des grandes batailles que celle-ci avait affrontées. A en croire Georges Duplessis de la *Gazette des Beaux-arts*, Edouard suivait déjà enfant *« les revues, les défilés de régiment, croquant sur ses cahiers de collégien les troupiers entrevus, la cantinière, l'officier, le porte-drapeau... »*[3]

Élève du lycée Bonaparte (l'actuel lycée Henri IV), près du Panthéon, à Paris, il s'était ensuite formé au dessin dans l'atelier d'Ernest Meissonier (1815-1899), autre peintre de batailles renommé, dont il reprit le style et la technique[4]. A vingt ans, en 1868, il a exposé son premier sujet militaire, *« La Halte des Tambours »,* et a été admis pour la première fois au Salon de 1870 avec *« Combat entre les cosaques et les gardes d'honneur »*.

Quand la guerre franco-allemande s'est rapprochée de Paris, il servit, de fin août à fin novembre 1870, au 8e bataillon de la *Garde mobile de la Seine*. Il est d'abord au camp de St-Maur-des-Fossés, à Villejuif, puis à la bataille de Châtillon. Le général de division Appert (1817-1891), qui a été le chef d'état-major général de la *« 2ème armée ligne et mobiles »*, le prend ensuite comme secrétaire particulier, ce qui lui laissera du temps pour observer et dessiner. Il assiste alors à la tentative manquée de franchissement de la Marne, début décembre 1870, à Champigny, qui devait rompre le blocus de la capitale par les Allemands. Son frère et son demi-frère trouveront la mort dans le conflit, ce dernier comme prisonnier dans un camp des environs de Dresde... Detaille a donc bien vécu la guerre de près et de l'intérieur.

Au printemps 1872, il tente d'être admis au grand salon annuel de peinture de Paris avec un tableau intitulé *Les Vainqueurs*, et qui représente des mercantis pillant les beaux meubles, les pendules, les lustres et les poêles en cuivre dans le sillage des armées allemandes. Mais le jury doit, par ordre supérieur, le refuser pour ne pas indisposer Berlin[5], tout en lui accordant une récompense.

Au Salon de 1873, il présente « *En retraite* », qui n'est toujours pas une glorification de l'armée française. Le tableau dépeint un débris de l'Armée de l'Est, errant lamentablement dans un paysage enneigé. Il attire néanmoins l'attention générale. Detaille commence dès lors à être reconnu comme un perfectionniste, peignant lentement, méthodiquement, le plus fidèlement possible, la réalité historique, les tenues militaires, les physionomies, les mouvements, les paysages et les insaisissables conditions météorologiques du moment... Le critique d'art Jules Claretie souligne que « *le côté théâtral et grandiloquent de la guerre ne l'intéresse pas, mais son côté intime, l'épisode... Toutes* [s]*es peintures sont serrées, vivantes et réelles. Le détail y est traité avec le même soin que l'ensemble.* »[3]

Detaille, selon Jean-Fançois Lecaillon, produira près de 25 « *œuvres majeures* » sur la guerre de 1870[1]. A leur sujet, il dira lui-même : « *J'ai essayé de faire un portrait ressemblant de la guerre moderne, de substituer une image vraie à une image conventionnelle.* »[6] Pour sûr, sa représentation de la charge du 9e régiment de cuirassiers n'est pas conventionnelle.

Au Salon de 1874

Pour le Salon de 1874, à 26 ans, il forme le projet d'une œuvre *« encore plus ambitieuse »* sur cette charge du 6 août 1870 à Morsbronn[7]. Ce salon était alors, est-il besoin de le rappeler, le grand salon de peinture et de sculpture international officiel français. Géré par un jury nommé par l'*Académie des Beaux-Arts*, annuel depuis 1737, il pouvait être couplé sous le Second Empire à une *Exposition universelle*. Il se tenait alors au Palais du Louvre, qui logeait d'ailleurs également ladite *Académie des Beaux-Arts* ainsi que des artistes de cour. A partir de 1863, il s'était doublé d'un *Salon des refusés*, puis à partir de 1884 d'un *Salon des indépendants*, pour ceux que le jury officiel n'avait pas agréés.

Pour composer sa nouvelle toile, Detaille s'est rendu en Alsace, avec son confrère et ami, Alphonse de Neuville, son aîné de 13 ans, également peintre de scènes militaires à la Meissonier et auteur notamment du célèbre tableau des *« Dernières Cartouches »* à Bazeilles près de Sedan, qu'il avait pu exposer au Salon de 1873.

Detaille croque alors les maisons alsaciennes, bavarde avec les villageois. Avec Alphonse de Neuville, raconte Henri Roujon, secrétaire perpétuel de l'*Académie des Beaux-Arts*, il « *est allé faire pèlerinage à tous les lieux arrosés d'héroïsme... Ce village si joli de Morsbronn ne* (lui) *montrait plus que ses coquettes façades de style alsacien. Des rires d'enfants continuaient la vie indifférente dans l'étroite rue où s'était jouée la tragédie. Il fallut à l'artiste sa merveilleuse intuition des choses de la guerre pour reconstituer la charge légendaire du 6 août. Avec quelle sûreté, mais aussi quelle émotion communicative, il a su rendre cette sublime folie du sacrifice !* »[8]

Detaille s'est aussi rendu à l'École militaire, à Paris, retrouver quelques-uns des très rares officiers survivants de la charge, qui y étaient alors en casernement avec leur régiment et leurs chevaux. Il les questionna et les fit poser contre rémunération. Selon Jules Claretie, ils seraient parfaitement reconnaissables sur le tableau : en premier lieu, le colonel Waternau, qui avait commandé le 9e cuir, mais aussi les commandants Baillaud et Pimont de Honnaville, *« dont le sabre est brisé »*, de même que le capitaine Trefcon et le lieutenant-colonel Archambault de Beaune, *« qui fut tué dans cette journée »*.

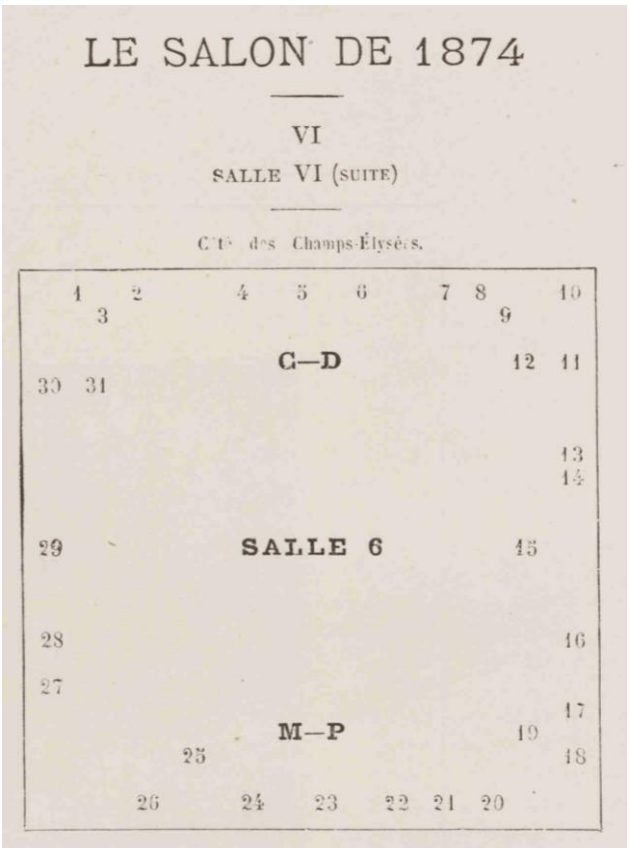
Mais, selon Jules Richard, celui qui fit sonner le halte-là par son trompette ne serait pas le colonel Waternau, seulement un *« lieutenant commandant l'avant-garde »*. Waternau se trouverait *« au second plan*. *Presque à côté de lui*, *est le lieutenant d'état-major, qui fait son stage au régiment, et au troisième plan le commandant Pimont de Cecire de Honnaville, le sabre brisé. »*[9] Nous n'avons toutefois pas réussi à distinguer de *« sabre brisé »* dans la mêlée des cuirassiers du troisième plan.

Jules Claretie, qui trouvait Detaille *« particulièrement sympathique »*, *« svelte »* et *« élégant »*, a aussi décrit la technique qu'il a suivie pour ce tableau et qu'il avait apprise de Meissonier : « *Pour arriver à l'effet qu'il poursuit, il peint toujours sur des toiles blanches, c'est-à-dire telles que le marchand de couleurs les livre, des toiles n'ayant que la préparation faite à la presse. Beaucoup de peintres, au contraire, frottent sur ces toiles un mélange de tons qui les rend harmonieuses et foncées, et peignent ensuite sur cette teinte nouvelle.* »

« *Detaille fait d'abord sur sa toile une indication, en forme de croquis très léger et peint de suite son personnage. Presque toujours, il laisse la toile encore intacte tout autour, sans se soucier d'une valeur ou d'une harmonie (il les retrouve les unes après les autres), mais exécutant uniquement et achevant avant tout la petite figure qu'il veut peindre. C'était la méthode de Henri Regnaut* (*Henri Regnaut est* tué à Buzenval le 19 janvier 1870) … »

« Lorsque M. Detaille veut peindre une toile grande comme les cuirassiers de Morsbronn, il fait tout d'abord des études sur des panneaux sans préparation, dont le bois est blanc et il les transporte, il les transcrit, si je puis dire, sur la toile. Il les copie ainsi sans avoir à reprendre modèle et ses figures sont tellement voulues et cernées sur les petits panneaux, que l'artiste n'a plus qu'à les reproduire exactement. L'élève




LE SALON DE 1874

VI

SALLE VI (SUITE)

Cte des Champs-Élysées.

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31

C—D

SALLE 6

M—P

Edouard Detaille par Nadar. Son tableau avait le n° 24 en salle 6 du Salon de 1874 © Gallica

égale cette fois le maître... Le Friedland *de Meissonier a été peint ainsi. »*[3] Cette technique expliquerait qu'il ait pu ensuite reproduire son tableau à l'identique, sans barricade au premier plan, à la demande d'amateurs d'art mulhousiens.

Rejeté par les critiques d'art

Son tableau de la charge a été exposé en salle 6, ex-*salon carré*, côté Champs-Elysées. Cette salle avait été attribuée aux peintres des lettres C à D et M à P. Il eut ainsi le n° 24, entre le n° 23 (*L'Alerte* de Mr Protard) et le n° 26 (*Chrysanthèmes et pêches* par Mr E. Petit)[10]. Sans discussion possible, le tableau exposé est celui avec barricade. Et effectivement, il a été rejeté par la plupart des critiques pour des motifs, que ***Jules Claretie***, 34 ans, franc-maçon, futur président de la *Société des gens de lettres*, futur membre de l'*Académie française* (où il ne cessera de soutenir entre 1890 et 1897 les candidatures Emile Zola[11]) et futur administrateur général de la *Comédie-Française*, a parfaitement expliqués. Alors que son tableau est *« vrai comme un procès-verbal »*, écrit-il, Detaille a été accusé non pas d'affabulation, mais *« d'avoir détruit une légende, celle des cuirassiers de Reichshoffen, qu'on ne se figurait jamais que sous la forme d'un torrent, se taillant une route dans une passe d'airain. »*[12]

Olivier Merson, 52 ans, le critique attitré de l'hebdomadaire *Le Monde illustré*, a ainsi écrit le 6 juin 1874 : *« Mr Detaille a été moins heureusement inspiré que de coutume. Ses amis auront beau dire le contraire, sa charge de cuirassiers ne vaut aucun de ses précédents ouvrages et ce n'est pas avec celui-là qu'il agrandira sa renommée. »* La prestigieuse ***Revue des deux mondes*** ajoute : *« Mr Detaille, qui est un dessinateur exact et un artiste consciencieux, épris de vérité photographique, s'est heurté cette année aux difficultés d'un sujet mal choisi. »*

Auguste Parmentier, rédacteur en chef et gérant de *La Fantaisie parisienne*, ne conteste pas la véracité de la scène peinte par Detaille, mais la trouve insupportable. « *Il nous fait assister,* écrit-il, *à une charge de cuirassiers dans la grand-rue de Morsbronn. Tout un escadron vient s'échouer contre une barricade. En vain,*

un brigadier tend à arrêter l'élan. C'est un coupe-gorge tendu par l'ennemi, qui tire par les créneaux des maisons, invisible, comme toujours, mais sûr de ses coups. Le tableau est gris de cuirasses et de poudre. C'est le reproche qu'on peut lui faire et ses grandes dimensions nous déroutent. Le fait est historique, mais cet amoncellement de nos braves soldats est chose pénible à voir. »[13]

Jules-Antoine Castagnary, alors âgé de 36 ans et qui a commenté le *Salon de Paris* de 1857 à 1879, s'est pour sa part demandé : « *Est-il possible d'admettre qu'un régiment, lancé à fond de train dans une rue de village, s'arrête court devant une échelle qui barre la voie en travers ? Il est bien invraisemblable également que, dans cette masse de fer qui se rue, des cavaliers aient le loisir et la possibilité de répondre aux coups de feu qui partent des fenêtres... Il me semble que c'est contradictoire avec l'idée qu'on se fait des charges de cavalerie.* »[14]

Plus virulent encore, ***Louis Gonse*** a douté de la véracité d'une charge de cavalerie à travers une rue de village. *« La colonne de fer, étincelante et formidable comme un long serpent aux écailles sonores*, écrit-il dans la *Gazette des Beaux-Arts, pique droit sur le spectateur et semble se précipiter hors de la toile. Au premier plan, en travers de la rue, des chariots amoncelés et entrelacés, forment une barrière infranchissable contre laquelle va se briser, dans une mêlée épouvantable, ce torrent humain... Il y a là un artifice d'effet, cherché à froid et correctement, comme tout ce que fait Mr Detaille, qui dépasse la mesure... Un régiment de cavalerie n'a pu commettre un acte de démence aussi inutile... Les cuirassiers du maréchal Ney à Waterloo n'auraient jamais eu l'idée de charger à travers les ruelles inconnues d'un village. Ceux du maréchal Mac-Mahon ont été héroïques jusqu'à la folie. Ils n'ont pu être insensés.* »[15]

La charge de Morsbronn se voulait effectivement à l'ancienne, comme celles de la Grande Armée, qui renversaient in extremis la sort des batailles déjà données perdues. Elle a même été l'une des ultimes du genre, avec celle d'Elsasshausen deux heures plus tard et celle de Rezonville, près de Mars-la-Tour, le 16 août suivant. Le public ne pouvait imaginer qu'elle fût moins héroïque que celles du 1er Empire, quoiqu'elle n'ait opposé que 1 100 cavaliers à 9 000 fantassins, alors que celle de Murat à Eylau, le 8 février 1807, en avait engagé près de 10 000, record mondial.





Jules Antoine Castagnary et sa tombe au cimetière de Montparnasse © Wikipédia

Louis Gonse n'avait alors que 28 ans, mais il sera par la suite le rédacteur en chef de la *Gazette des Beaux-Arts*, membre du *Conseil supérieur des Beaux-Arts*, vice-président des *Musées nationaux* ainsi que de la *Commission des monuments historiques*. Il a écrit aussi bien sur Eugène Delacroix que sur l'art japonais.

Quant à ***Castagnary***, ce n'était pas la première fois qu'il s'en prenait à Detaille. Déjà en 1872, à propos de son tableau *« Les Vainqueurs »* représentant des pillards emportant des meubles d'une maison des environs de Paris, il avait trouvé qu'il est *« inhabile au paysage... Il reste inférieur à son sujet qu'il avait à rendre. Il fallait y mettre de l'émotion. C'est une denrée qu'on ne tient pas dans l'école sèche et maigre de Meissonier. »*[16]

Au Salon de 1873, Castagnary avait remis le couvert. Il admettait certes que Detaille, *« plus que son maître Meissonier peut-être, possède le secret des physionomies et des attitudes. »* Mais *« La Retraite »*, qu'il avait exposée, était *« mince de peinture et froide d'expression, quoique juste d'aspect »*[16]. Castagnary formulait donc toujours le même reproche : l'excès de sécheresse, l'absence d'émotion... Mais lui-même, comment aurait-il peint une émotion ?

Cet acharnement peut-il s'expliquer ? Castagnary, qui était juriste et non pas militaire de formation, gambettiste et républicain de surcroît, en voulait-il au foyer d'incorrigibles bonapartistes qu'était pour lui l'école de Meissonier ? Cette supposition, cependant, ne tient pas, car tout en critiquant Detaille, il a continuellement exprimé sa préférence pour Alphonse de Neuville, alors que les deux peintres étaient des amis inséparables, de même opinion et d'un style quasi interchangeable. C'est ainsi qu'en 1881, ils composeront ensemble le fameux *Panorama de la bataille de Champigny*.

Histoire d'une restitution

Vilipendé, le tableau de Detaille disparut *« aussitôt du marché sans que jusqu'à aujourd'hui on en connaisse le sort et la localisation »*, explique une notice du Musée St-Rémi de Reims. On n'en avait gardé qu'un *« cliché noir et blanc »* au musée de l'Armée, aux Invalides à Paris, ainsi qu'une étude grandeur nature préalable de l'artiste-peintre. Il continuait néanmoins de circuler sous forme de gravure ou d'estampe à bas coût et pour l'illustration des ouvrages d'histoire de la guerre.

Ce n'est qu'au printemps 1987 qu'est signalé au conservateur des musées rémois Mr Marc Bouxin, *« grâce à la vigilance de Mr Jacques Foucart, conservateur au département des peintures du Louvre »*, la présence sur le marché new-yorkais d'un grand tableau *« représentant une charge militaire »*, sans autre détail. Quand il en vit la photo, il n'en crut pas ses yeux. *« C'était le fameux Detaille, dont on avait perdu la trace ! »*, dit-il dans une interview à la presse locale[17]. Par la négociation, sa cession put alors être réservée au musée de Reims et le tableau rapatrié à la fin de l'été. Et ses tribulations, être reconstituées.

C'est ainsi qu'après le Salon de 1874, le tableau avait été acheté par un amateur d'art

Reims a conservé sur le cadre du tableau sa plaque américaine originelle avec en dernière ligne la mention « bequaethed by Henry Gibson » (légué par Henry Gibson).



© Wikipédia



© Wikipédia

Marc Bouxin[17]**,** l'artisan du retour du tableau de Detaille à Reims. C'est un Rémois né en 1948. Historien diplôme de l'université de Nancy II, officier de réserve honoraire, conservateur en chef du patrimoine a la ville de Reims, il a dirigé les trois musées historiques de la ville (St-Remi, Reddition du 7 mai 1945 et Fort de la Pompelle) jusqu'a sa retraite, fin aout 2015.

américain du nom de Gibson et emporté aux Etats-Unis. Au décès de celui-ci en 1896, sa veuve le légua à l'université de Philadelphie, qui le conserva près d'un siècle avant de le vendre en 1986 à Mrs Barbara Guggenheim, qui, selon Google, serait une docteure en histoire de l'art de l'université de Columbia devenue partenaire associée, puis présidente d'un des plus fameux cabinets nord-américains d'expertise et de négoce d'œuvres d'art, *Asher Associates* (New-York - Los Angeles). C'est donc auprès d'elle que le Musée St-Rémi, avec l'aide de l'État, de la région Champagne-Ardennes ainsi que d'une société de Champagne, a pu le racheter pour 500 000 Fr au total[18].

Par cette acquisition, le musée entendait compléter ses collections en peintures, armes et uniformes, déjà assez riches, sur les guerres qui ont *« touché le territoire proche de Reims »*. Depuis, le tableau se trouve donc en très bonne place à l'entrée de la galerie militaire sous son intitulé d'origine : *« Charge du 9e régiment de cuirassiers dans le village de Morsbronn, 6 août 1870 »* (N° d'inventaire : 987.19.1), avec sa plaque américaine et en-dessous sa nouvelle plaque française. Cette dernière rappelle que le tableau a été acquis en 1987 par le *Fonds régional d'acquisition des musées de Champagne-Ardenne* avec l'aide de la *Société des Champagnes G. H. Mumm*.

Notes du chapitre 1

(1) Jean-François Lecaillon : *« Les peintres français et la guerre de 1870 »*, Bernard Giovanangeli - Editions des Paraiges, 2016, p. 68, 71 et 95.

(2) memoiredhistoire.canalblog.com/archives/2019/03/30/37218356.html, texte reposté sur le site internet du musée le 16 novembre 2019.

(3) Jules Claretie : *« Médaillons de peintres : Edouard Detaille »*, *« Paris à l'eau-forte »*, bul. hebdomadaire sur les actualités artistiques parisiennes, n° 60, dimanche 31 mai 1874.

(4) Wikipedia, notice Edouard Detaille.

(5) Georges Cain : *« Edouard Detaille »*, *Revue illustrée*, 1887, p. 382.

(6) François Robichon : *« Edouard Detaillle, un siècle de gloire militaire »*, B. Giovanangeli – Ed. Min. de la Défense, 2007, p. 7.

(7) *Dictionnaire universel des contemporains*, 1893, p. 463, par Gustave Vaporeau.

(8) *« Note publique sur la vie et les travaux de M. Edouard Detaille (1848-19129), membre de l'Académie* (des Beaux-Arts) », par Henri Roujon, secrétaire perpétuel de l'Académie à la séance publique annuellement du samedi 8 novembre 1913, *JORF* 11 novembre 1913, p. 9884-9888.

(9) Jules Richard : *« En campagne. Tableaux et dessins de A. de Neuville »*, Bous- sod, Valadon et Cie, Paris, 1890, p. 50-51.

(10) *Le Monde illustré*, 6 juin 1874, p. 351.

(11) Alain Pagès : *« J 'accuse, 13 janvier 1898 »*, *Le Grand Livre du Mois*, 1988, p. 119.

(12) Jules Claretie : *« Edouard Detaille »*, in *« Peintres et sculpteurs contemporains. Artistes vivants en janvier 1887 »*, 2e série, Libr. des bibliophiles, Paris, 1884, p. 249-272.

(13) Auguste Parmentier : *« Salon de 1874, IV : Tableaux de genre (suite) »*, *La Fantaisie parisienne*, bimensuel, 15 juin 1874, p. 2.

(14) Castagnary : *« Salons »*, t. 2, p. 111, Paris 1892.

(15) Louis Gonse : *« Salon de 1874 »*, *Gazette des Beaux-Arts, Courrier européen de l'art et de la curiosité*, 1er juillet 1874, p. 25-26.

(16) Castagnary : *« Salons (1872-1879), avec une préface de Eugène Spuller »*, p. 36-37 et 52.

(17) *L'Ardennais*, 4 août 2007.

(18) Marc Bouxin, conservateur du Musée St-Rémi de Reims : *« La charge du 9e cuirassiers à Morsbronn, salon 1874 »*, brochure financée par le ministère de la culture, la DRAC Champagne-Ardenne et la ville de Reims, Reims 1988, 19 p., BNF.

II - Les péripéties de la version mulhousienne

A l'inverse, l'histoire de la version débarricadée reste documenter. Jusqu'ici, sa datation n'était pas même établie de manière certaine. De même, son entrée au musée de Woerth n'y est pas précisée. Il y est seulement indiqué qu'elle lui a été donnée en dépôt pour 99 années par le *Musée des Beaux-Arts* de Mulhouse, qui, de son côté, nous indique qu'il la possédait déjà en 1879. Selon Isabelle Leibrich, responsable administration et finance de la *Société industrielle de Mulhouse* (SIM), elle avait été acquise par « *un groupe d'amateurs* » et sans doute par souscription, après le Salon de Paris de 1876, puis donnée à la SIM, mais à une date qu'elle n'a pas non plus pu indiquer.

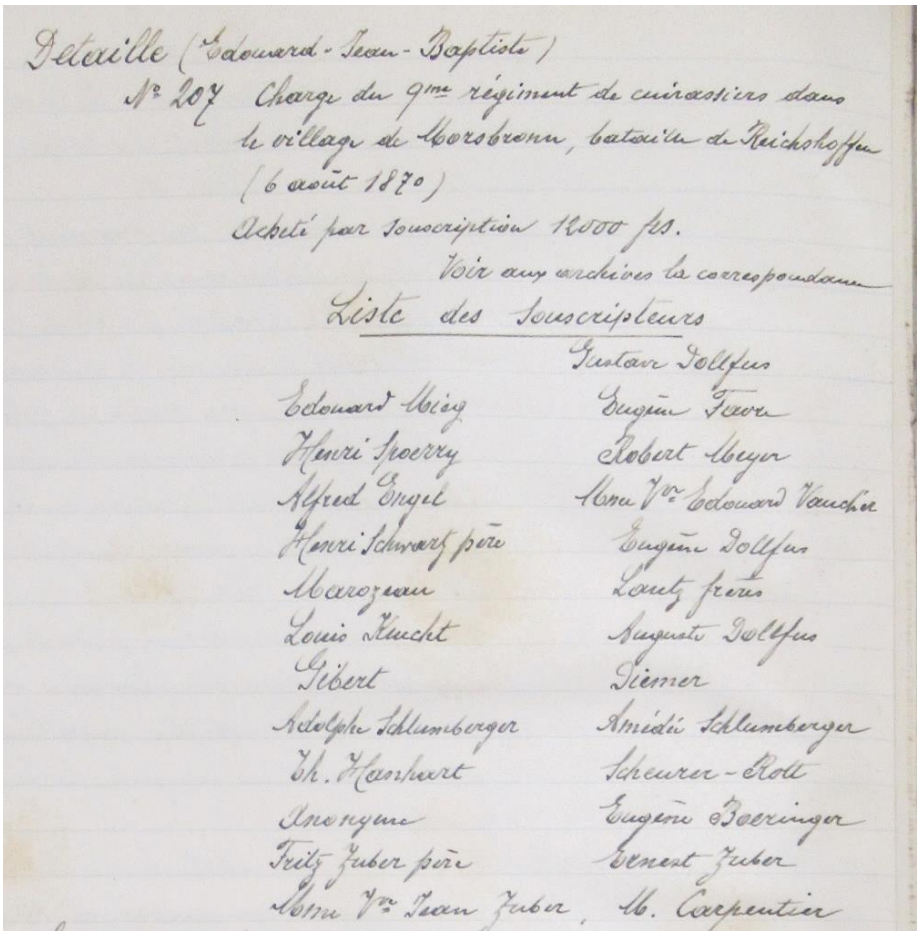
La seule certitude, qui résultait de ce premier contact, était qu'il fallait consulter les archives et les correspondances de la SIM déposées en 1979 aux Archives municipales de Mulhouse (AMM), désormais installées à la Fonderie. Ce à quoi nous avons fini par nous résoudre début juillet 2021.

Là, est effectivement conservé un registre intitulé « *Musée de tableaux* » et tenu par la *Société des Beaux-Arts* de la SIM, gestionnaire du *Musée des Beaux-Arts*[1]. En 1879, à la page 16, celui-ci enregistre la rentrée sous le numéro 207 de la « *Charge du 9e régiment de cuirassiers dans le village de Morsbronn, bataille de Reichshoffen (6 août 1870)* » d'Edouard-Jean-Baptiste Detaille. Il précise aussi que le tableau a été *« acheté par souscription »* pour 12 000 francs, soit 240 000 euros d'aujourd'hui, sachant que le quotidien *Le Figaro* coûtait alors 15 cts contre 3 euros en juillet 2021.

Suit, en deux colonnes, la liste de ses 24 souscripteurs. ***Colonne de gauche*** : Edouard Mieg, Henry Spoerry, Alfred Engel, Henri Schwartz père, Marozeau, Louis Knecht, Gibert, Adolphe Schlumberger, un anonyme, Fritz Zuber père, Mme Vve Jean Zuber. ***Et colonne de droite*** : Gustave Dollfus, Eugène Favre, Robert Meyer, Mme Vve Edouard Vaucher, Eugène Dollfus, Mantz Frères, Auguste Dollfus, Diemer, Amédée Schlumberger, Scheurer-Rott, Eugène Boeringer, Ernest Zuber, M. Carpentier. Est également indiqué que pour plus de détails sur ce don, il fallait « *voir aux archives la correspondance* ».

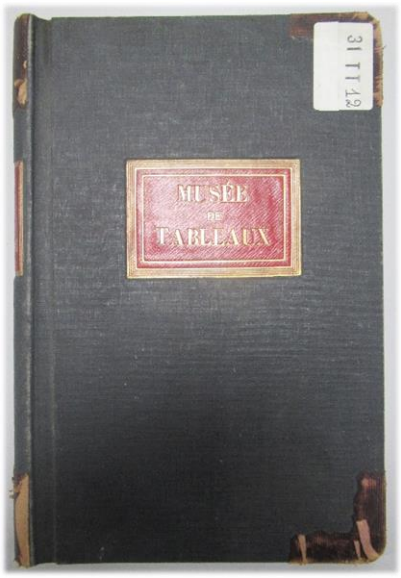
Mais cette correspondance, nous dit-on, n'est plus conservée. Dommage, car elle nous aurait peut-être révélé les motivations des souscripteurs. Ceux-ci voulaient-ils disposer d'un tableau ne faisant pas honte à l'élite de la cavalerie française ? Un commentaire de Frédéric Masson, futur secrétaire perpétuel de l'Académie française, le laisse supposer : *« On a reproché ce tableau à Detaille. On a dit que c'était perpétuer le souvenir d'une folie. On a dit que c'était inutile de montrer ainsi nos officiers se ruant sur un obstacle qu'ils eussent dû connaître. »*[2]

La page 16 du registre du Musée de tableaux consignant en 1879 l'entrée de la Charge



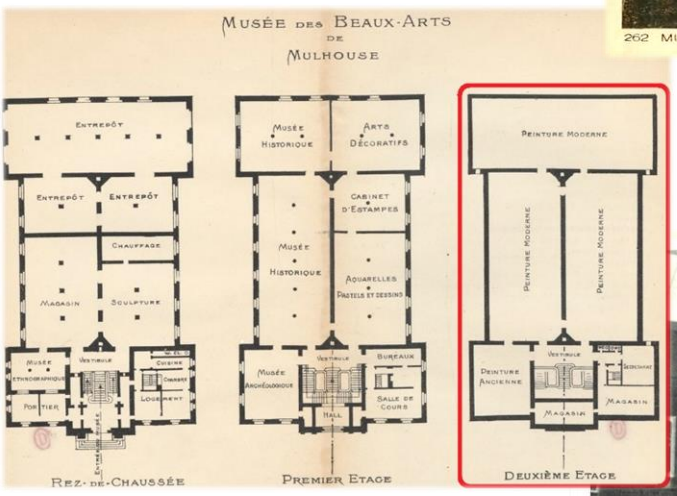
Detaille (Edouard-Jean-Baptiste)
N° 207 Charge du 9me régiment de cuirassiers dans le village de Morsbronn, bataille de Reichshoffen (6 août 1870)
Acheté par souscription 12000 frs.
Voir aux archives la correspondance
Liste des Souscripteurs

	Gustave Dollfus
Edouard Mieg	Eugène Favre
Henri Spoerry	Robert Meyer
Alfred Engel	Mme Vve Edouard Vaucher
Henri Schwartz père	Eugène Dollfus
Marozeau	Mantz frères
Louis Knecht	Auguste Dollfus
Gibert	Diemer
Adolphe Schlumberger	Amédée Schlumberger
Th. Haenbert	Scheurer-Rott
Anonyme	Eugène Boeringer
Fritz Zuber père	Ernest Zuber
Mme Vve Jean Zuber	M. Carpentier



La *Charge* de Detaille a été accrochée dans la section des *« Tableaux modernes »* dans l'une des trois salles du 2e étage du musée, dite *Salle Henner*, du nom de Jean-Jacques Henner, artiste-peintre natif de Bernwiller (Haut-Rhin), dont le musée possédait 19 toiles en 1907.


262 MULHOUSE — LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS



Le nouveau bâtiment du Musée des Beaux-Arts de Mulhouse construit spécialement pour lui en 1883, avec sa salle Henner du 2e étage, où a été exposé le tableau de Detaille.


Musée des Beaux-Arts de Mulhouse — Kunst-Museum, Mülhausen i. Els

Peintures modernes. Salle Henner. Moderne Gemälde.

Frédéric Engel-Dollfus, son fondateur



Carte postale de la Charge, acquise par le musée mulhousien


Musée des Beaux-Arts de Mulhouse. — Kunst-Museum Mülhausen i. Els.

Charge de cuirassiers à Morsbronn ED. DETAILLE Kürassier-Angriff (Morsbronn)

Jean-Jacques Henner, qui s'était fixé Plaine Monceau à Paris, est, comme on sait, l'auteur de *« L'Alsace, elle attend »*, toile offerte à Gambetta, député du Bas-Rhin à l'Assemblée de Bordeaux, à l'initiative de Mme Scheurer-Kestner, épouse du député du Haut-Rhin, puis sénateur français, grand ami de longue date du ministre de la guerre du

gouvernement de Défense nationale. Pour la financer, Mme Kestner avait lancé une souscription (déjà !), qu'ont alimentée des dames de la bonne société thannoise. Le tableau devait inspirer à Gambetta le mot d'ordre revanchiste qui sera sur toutes les lèvres, *« Pensons-y toujours, n'en parlons jamais »*.

On ne voit pas là que ***l'acquisition par souscription publique*** était alors déjà une tradition bien ancrée dans la bourgeoisie industrielle mulhousienne. Charles Grad le confirme amplement. Dans son *« Alsace, le pays et ses habitants*, il explique ainsi que les deux principales fondations du comité des Beaux-Arts de la SIM (le musée de peinture et l'école de dessin industriel de la ville) ont été « *créées toutes deux au moyen de souscriptions publiques »*. Un musée industriel lui a été joint, *« renfermant des collections d'échantillons et de modèles de tous les articles exécutés dans les fabriques d'impression... Des expositions artistiques, ouvertes sous les auspices du Comité des beaux arts, amenèrent* (ensuite) *la formation d'une Société des arts et la création du nouveau musée, rue des Bonnes Sœurs, dans le voisinage de l'hôtel de la Société industrielle* ».

Mais ce musée, qui entendait sans doute rivaliser avec la *Kunsthalle* de Bâle ouvert en 1873, n'avait pu être inauguré que le 10 mai 1883, donc quatre ans après l'acquisition de la Charge d'Edouard Detaille. Il abrite « *une belle galerie de tableaux, les collections historiques du Vieux-Mulhouse, les collections archéologiques...* (Et sous la houlette de son président Frédéric Engel-Dollfus)*, la Société des Beaux-Arts ouvre, tous les trois ans, à l'instar du Salon annuel de Paris, une exposition de peintures où figurent, naturellement pour une large part, les œuvres de nos maîtres alsaciens.* »[3]

Et surprise ! On retrouve quatre des 24 souscripteurs de la version débarricadée du tableau de Detaille dix ans plus tard, le 22 février 1889, parmi les 11 actionnaires principalement mulhousiens qui ont alors constitué par devant le notaire Loew de Strasbourg les *Pechelbronner Ölbergwerken* devant reprendre à hauteur de 3 millions de mark les mines et usines de graisses minérales de la famille Le Bel à Merkwiller-Pechelbronn, afin d'empêcher que celles-ci ne passent sous la coupe d'une firme allemande. Ces quatre sont Adolphe Schlumberger, Philippe Marozeau, Edouard Mieg et Henri Spoerry-Mantz[4]. Décidément, les industriels mulhousiens ne faisaient donc jamais rien d'important sans se syndiquer et sans mutualiser les risques de leurs investissements !

La *Charge débarricadée* est mentionnée dans les catalogues de ses collections que le musée éditait périodiquement. Dans celui de 1897 (le 4e), elle est répertoriée page 25, sous le numéro 101, au fil d'une liste de 310 tableaux, dont 17 provenaient d'auteurs inconnus. La notice n'omit pas de rappeler alors qu'elle est un *« don »* fait en 1879 par *« plusieurs membres de la Société des arts »*[5].

La *Charge* est de nouveau mentionnée dans le catalogue de 1907 (le 5e), page 57, mais sous le numéro 207 des tableaux modernes numérotés de 91 à 460, avec une mention de la provenance identique : *« Don de plusieurs membres de la Société des arts en 1879 »*. Cette année-là, le musée possédait 90 tableaux anciens et 373 tableaux modernes, dont 26 donnés par des groupes d'amateurs, contre 8 acquis en propre, les autres acquisitions étant des dons individuels[6].

Mais la *Charge* débarricadée a alors également été reproduite en photo sur des cartes postales du musée (voir page précédente). Pendant ce temps, à Paris, Edouard Detaille jouait - c'est le cas de le dire - sur les deux tableaux. Il consentait tout à la fois à faire lithographier sa version barricadée par ***Henri Meyer*** (né à Mulhouse en 1841 d'un père dessinateur) et à la faire graver sur bois par ***Jules Lavée*** et ***Henri Théophile Hildibrand*** (1824-1897), et d'autre part à faire graver sur bois la version débarricadée par ***Charles Barbant*** (1844-1921), l'un des meilleurs copistes sur bois de Gustave Doré[7].

Frédéric Engel-Dollfus le facilitateur ?

Reste à cerner, en l'absence de documents écrits, les motivations des 24 souscripteurs de cette seconde version, sans barricade au premier plan, de la charge du 9e cuir à Morsbronn. Manifestement, ils étaient tous mulhousiens. Or, Detaille était parisien et n'est pas retourné en Alsace. Comment le contact a-t-il pu s'établir ? Comment ces souscripteurs ont-ils pu savoir que Detaille était disposé à peindre une version plus patriotique, échappant aux critiques parisiennes

et où les héroïques cuirassiers ne sont plus stoppés net par une stupide barricade, dont l'existence n'est pas même certaine ?

Selon toute probabilité, la transaction est passée par l'agent que la SIM avait de longue date dans la capitale française et qui ne peut être que Frédéric Engel-Dollfus, l'initiateur dès 1864, à 46 ans, du *Musée des Beaux-Arts* mulhousien, fondateur et président du *Comité des beaux-arts* de la SIM, qui avait été transformé en *Société des Arts* en mai 1876 pour concrétiser enfin, sous le patronage de la SIM et après la défaillance de la municipalité, la réalisation d'un musée de tableaux, d'estampes et de sculptures.

Personnage hors du commun, c'est par mariage que Frédéric Engel-Dollfus était devenu le principal associé et dirigeant de la maison DMC (Dollfus-Mieg et Cie) de Dornach, la plus importante entreprise textile du bassin mulhousien, spécialisée dans le fil à coudre et les tissus imprimés jusqu'à 12 couleurs. Saint-simonien, *« zélé philanthrope »*, *« socialiste pratique »*, visionnaire hyperactif, il avait également développé la formation des apprentis, les soins de santé aux familles ouvrières, la prévention des accidents du travail et tant d'autres causes avant-gardistes.

Ce qui ne l'empêchait aucunement d'être aussi un grand amateur d'art, un bibliophile averti, un collectionneur invétéré d'antiquités et d'œuvres d'art. C'est d'ailleurs de sa collection privée de 76 tableaux anciens et modernes, qu'il fit le noyau du musée. Il veillait de plus personnellement à la préservation de l'excellence de l'*École* (mulhousienne) *de dessin industriel, de figures et d'ornements*, que la SIM avait fondée en 1828 et qui compta jusqu'à 300 élèves, car elle était essentielle au succès à Paris comme à l'export des étoffes et des papiers peints imprimés dans la ville.

De plus, dès avant la guerre franco-allemande de 1870, Frédéric Engel-Dollfus se rendait régulièrement à Paris pour mieux s'imprégner des nouvelles tendances du goût et de la mode, et par conséquent également de la peinture et des arts, car c'était la clientèle parisienne qui décidait du succès des créations de l'industrie mulhousienne. C'était aussi un *« zélé patriote »*. Au début de 1872, il opta donc pour la France pour se domicilier définitivement sur les Champs-Élysées, sans manquer de siéger également au conseil d'administration de l'*École alsacienne de Paris*[8].

Les Salons annuels du Louvre ne pouvaient que lui être familiers. Impossible en conséquence d'imaginer qu'il ne connaissait pas Edouard Detaille et les peintres de la guerre perdue. Peut-être même connaissait-il aussi l'un de ses copistes, l'illustrateur de presse Henri Meyer, né à Mulhouse en 1841 et peut-être ancien élève de l'école locale de dessin. Aussi, l'idée de commander une version débarricadée et patriotiquement moins humiliante de *La charge du 9e régiment de cuirassiers à Morsbronn* peut-elle fort bien lui être attribuée.

D'ailleurs, en dépit de son option, il était resté en contact étroit avec ses collègues de la SIM et présida la *Société des arts* jusqu'à son décès à Paris le 16 septembre 1883, à l'âge de 65 ans. Le relais fut alors pris par son ami et complice de toujours, Ernest Zuber, qui était un héritier des fabricants de papiers peints de l'Île Napoléon-Illzach. Vice-président de la SIM de 1869 à 1892, celui-ci présidera la *Société des Arts* jusqu'en 1905 avant de décéder le 29 mars 1906, à 68 ans. Il fera don au musée de 7 tableaux de sa collection personnelle et était l'un des 24 souscripteurs de la *Charge* débarricadée.

Mais aux Archives municipales de Mulhouse, il est également impossible de savoir à quelle date la *Charge* débarricadée de Morsbronn a été prêtée pour 99 années au musée de Woerth. Et ce dernier ne peut le dire lui-même, puisqu'il a été dépouillé de ses propres archives. Elle lui a été remise en 1967, nous a toutefois indiqué par courriel le 18 janvier 2021 M. Cédric Hamon-Boucherat, en charge de la conservation des musées du *Parc naturel des Vosges du Nord*, qui nous confirme en même temps que *« le tableau présenté au Salon en 1874 est le tableau de Reims »*, mais sans pouvoir nous apporter d'autres compléments.

Et pour quelle raison Mulhouse s'en est-il délesté ? Aucun motif n'est donné officiellement. Mais il faut savoir que le *Musée des Beaux-Arts*, se trouvant près de la gare, a été gravement touché par les 4 bombardements anglo-américains de 1944, qui ont également détruit nombre d'œuvres de ses collections. Il a mis vingt ans à s'en remettre, la SIM n'ayant en outre plus

les moyens de le prendre en charge. Elle est toujours propriétaire de ses collections, mais les a confiées en dépôt à la ville, qui a reconstitué l'ancien musée dans la villa Steinbach, place Guillaume Tell, toutefois moins spacieuse que le bâtiment précédent.

L'illogisme de la version débarricadée

Pour réaliser cette version débarricadée, Detaille s'est borné à gommer la barricade qui barrait le premier plan sur toute sa largeur et à la remplacer par un talus de gravats, mais sans rien changer à tout l'arrière-plan. Mais des historiographes barricadistes ont mentionné ce talus comme tout aussi véridique que les barricades.

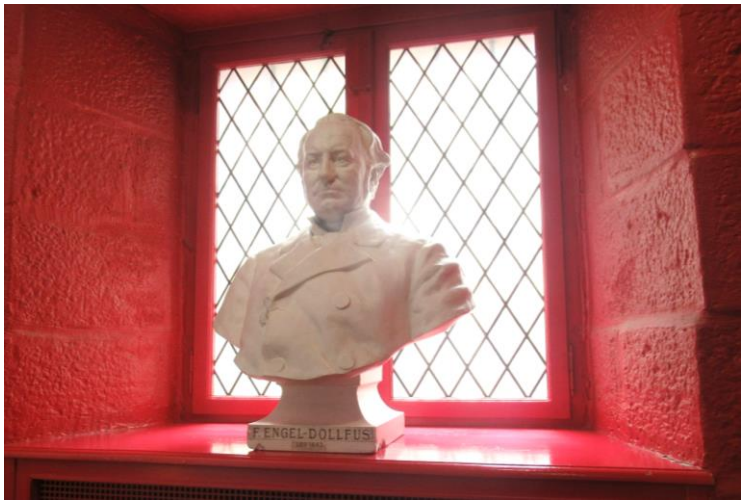
Ce gommage créait cependant un grand vide, que Detaille a tenté de combler, mais en partie seulement, par le rajout de trois cadavres de cuirassiers. Leur dispersion jure évidemment avec l'extrême densité du reste du tableau. Au troisième plan, sur la gauche, par contre, et en contradiction flagrante avec le gommage de la barricade du premier plan, Detaille a conservé, à l'entrée d'une rue adjacente, la représentation d'une barricade de même structure et aussi solide que la barricade effacée. Il ne pouvait évidemment gommer cette seconde barricade sans devoir refondre tout le tableau Son gommage est ainsi doublement incongru : il conserve la seconde barrière et fait quand même s'arrêter net la charge du 9e cuir et se cabrer un cavalier devant un obstacle inexistant.

Mais les Mulhousiens sont schizophrénes. Tout en s'affichant anti-barricadistes dans leur Musée des Beaux-Arts, ils ne rejettent pas la version barricadiste de la charge de Morsbronn en-dehors.

L'Express, journal quotidien mulhousien se félicite ainsi le 25 novembre 1888 que le tableau débarricadé de la charge, que le *Musée des Beaux-Arts* a acquis en 1879 se trouve reproduit dans un nouveau chapitre sur les sites remarquables de l'Alsace et de Lorraine que Charles Grad a publié dans la dernière livraison du *Tour du monde*. Et que l'ensemble de son panorama alsacien-lorrain allait être bientôt réuni prochainement dans un ouvrage unique des éditions Hachette. Or, le texte de ce chapitre dans le *Tour du monde* comme dans sa réédition par Hachette est barricadiste !

Barricadisme fondé sur *« La Journée de Reichshoffen »* publiée par M. de Monzie en 1876. Et que L'*Express* de ce 25 novembre 1888 amplifie d'ailleurs : *« Des barricades formées par des chariots*, écrit-il, *barrent le passage au bas du village. »* Il va même jusqu'à affirmer que cette barrière avait pu être *« forcée »* par les cuirassiers.[9]

Alors, si même la presse mulhousienne est finalement barricadiste, que vaut alors la conviction anti-barricadiste de la *Société* mulhousienne des *Beaux Arts* ?



Le buste de Frédéric Engel-Dollfus, le père fondateur du Musée des Beaux-Arts de Mulhouse, au rez-de-chaussée du Musée historique de la ville ©photo jcs)

Notes du IIe Chapitre

(1) AMM : 31TT12, **(2)** Frédéric Masson : *« Edouard Detaille »*, *Carnet de la Sabretache*, 1913, p. 758. **(3)** Charles Grad : *« L'Alsace, le pays et ses habitants »*, Libr. Hachette, Paris, 1889, p. 224-225. **(4)** ABR : 1232W52. **(5)** *« Noti-ce des tableaux, dessins, gravures et sculptures exposés au Musée des Beaux-Arts de Mulhouse »*, 89 p. **(6)** *« Notice des tableaux, dessins, aquarelles, pastels et sculptures exposés au Musée des beaux-arts »,* Mulhouse, 1907, 125 p. **(7)** Wikipedia, Gallica. **(8)** X. Mossmann : *« Un industriel alsacien. Vie de M. Frédéric Engel-Dollfus »*, *Bull. du Musée historique de Mulhouse*, 1884, p. 5-182 ; Ernest Zuber : *« Notice nécrologique présentée à la SIM au nom du conseil d'administration du 27 février 1884 »*, *Bull. de la SIM, 1884*, t. 54, p. 267-295 ; Charles Grad : *« L'Alsace, le pays et ses habitants »*, 1906, p. 224-226 ; *Courrier de l'art*, 20 septembre 1883. **(9)** *L'Express*, 25 novembre 1888.

III - La question des barricades

Les deux barricades représentées sur la version rémoise de la charge du 9e régiment de cuirassiers à Morsbronn d'Edouard Detaille ont-elles existé ou non ? Question difficile à trancher, car les historiographes de la bataille se partagent en deux camps inconciliables, les uns pour, les autres contre. Les nonistes, de prime abord, semblent avoir raison. Le docteur en histoire Jean-François Lecaillon, à la thèse duquel s'était rallié jusqu'ici le musée de Woerth, soutient ainsi que les barricadistes ne font que paraphraser le tableau de Detaille sans avoir été sur les lieux le jour même, ni même après. Les nonistes, de plus, peuvent se fonder sur ce qu'en a écrit le grand état-major prussien.

Les auteurs barricadistes, cependant, semblent plus nombreux et se recrutent jusque parmi des officiers supérieurs proches de l'état-major français ainsi que parmi les revanchistes de la *Ligue des Patriotes*, aux côtés de Paul Déroulède et de Maurice Barrès et dont Edouard Detaille a lui-même été un ardent et dévoué partisan.

Elles n'ont pas existé

En appui à sa thèse nonniste, qu'il a développée sur son blog mémoire dhistoire[1], le Pr Lecaillon invoque en premier lieu les historiques des deux régiments de cuirassiers concernés : celui du 8e paru dès 1875 et celui du 9e publié en 1888[2]. Aucun d'entre eux, en effet, ne signale pas même le moindre obstacle à travers la grand-rue de Morsbronn.

Est également invoqué par le Pr Lecaillon le récit d'Émile Delmas, un infirmier volontaire, qui, arrivé de Mulhouse, passa par Morsbronn le matin du 7 août, mais sans monter la rue principale, pour rallier directement l'ambulance allemande de la *Brückmühle* voisine. Il vit alors seulement que *« le village* (était) *plein de blessés, que des chars de paysans commen*(çai)*ent à évacuer sur Haguenau. »*[3] Le Pr Lecaillon se fonde aussi sur Alfred-Oscar Wachter, qui ne parle d'aucune barricade dans un texte qu'il prétend *« très exact »*[4]. Mais Wachter n'a pas non plus été un témoin direct. Ancien lieutenant-colonel au service du Mexique, il avait été nommé fin août 1870 lt-colonel dans la *Garde nationale mobile de la Seine* pour remplir les fonctions de chef d'état major du général Berthaut qui la commandait[5].

De même, aucune barricade n'est mentionnée à Morsbronn dans :

- *« L'Histoire de l'invasion (1870-1871) »* de Louis Noir et Louis Sacré, Claverie, Paris, 1875 ;

- *« Histoire de la guerre franco-allemande, 1870-71 »*, d'Amédée Le Faure, Garnier Frères, 1875, t. 1, p. 115 ;

- le guide touristique de Gustave Toudouze : *« Les cuirassiers de Reichshoffen »*, Paris, 1881, 20 p. ;

- *« Guerre de 1870. Bataille sur la Lauter, la Sauer et la Sarre... »* de Paul Martin, Paris, 1891 ;

- *« Froeschwiller, 1er juin - 6 août. Guerre de 1870-1871 »* d'Alfred Duquet, Bibl. Charpentier, Paris, 1909... ;

ni chez les auteurs locaux contemporains de la bataille :

- *« Guide du touriste sur le champ de bataille de Froeschwiller »* d'Alfred Touchemolin, Strasbourg, 1873, 52 p. ;

- *« Kriegserinnerungen eines Elsässers »* de Georg Müller, pasteur à Lembach, Ackermann, Wissembourg, 1893 ;

- *« Nous et la bataille de Woerth. Mes souvenirs »*, de Georges Voluter, médecin, petit-fils de l'aubergiste du Cheval blanc de Woerth, qui accueilli une ambulance à l'issue de la bataille, Woerth,1972, 251 p...

Dans les récits allemands

Les 4 sources allemandes que nous avons pu consulter nient elles aussi toute éventualité de barricades dans Morsbronn. La principale est le tome I de *« La guerre franco-allemande de 1870-71, rédigée par la section historique du grand état-major prussien »*, parue à Paris en 13 livraisons entre 1873 et 1881 grâce à une traduction du chef d'escadron E. Costa de Serda,

capitaine d'état-major, d'ailleurs né à Lauterbourg le 22 octobre 1832 et décédé à Tours le 20 mars 1881. Nous en donnons ci-après la version originelle, reprise dès le 3 août 1873 par le *Weissenburger Wochenblatt*.

"Der Attaquefeld war vor der (franz.) *Cavalerie aussenordentlich ungünstig, weil einzelne Baumreihen, dicht über dem Boden abgehauene Stämme und tiefe Gräben die Bewegung geschlossener Massen hinderten, während sich der* (preus.) *Infanterie auf dem sanften Böschungen der sonst un-bedeckten Höhenzuge ein freies Schutzfeld bot... Den ersten Stoss führte das 8. Cuirassier Regiment gegen die bereits aus dem Dorf herausgetretene Infanterie. Die Cuirassiere gerieten hier in das gleichzeitige Feuer beiden Compagnieen und der beiden Halbbataillone des Regiments Nr 32, welch letzere sich in Linie entwickelt und halb rechts geschwenckt hatten. In wenig Augenblicken erlitt das Cuirassierregiment ungeheuere Verluste.*

"Rechts und links an der Infanterie vorbeistürmend, teils auch die Schützen der 2. Compagnie durchbrechend, suchte der Rest das Freie zugewinnen, stiess aber dabei auf die beiden Compagnien in den Dorfstrassen und schliesslich auf der Ostseite auf die Schützen des Regiments Nr 80. Diesen letzteren allein fiel schon der franz. Regimentcommandant mit 17 Offiziere und zahlreiche Mannschaft in die Hände. Ausserdem fing man 130 unverwundte Pferde. Nur wenigen der braven Reiter gelang es sich durchzuschlagen und in südostlicher Richtung zu entkommen.

"Nicht viel besser erging es den 9. Cuirassieren. Diese wurden auf 300 Schritt Entfernung vom wohlgezielten Feuer der Pioniercompagnie empfangen, welche sich links von der Infanterien in einem breiten Haufen aufgestellt hatte. Eine Ecke derselben wurde von der vorbeistürzenden Cavalerie abgesprengt, welch letztere dann teils um die Aussenseite des Dorfes herum, teils in dasselbe einbiegend gleichfalls auf die 80er stiess. Durch deren Schnellfeuer verfolgt, eilten die vermischten Überreste beider Regimenter in südostlicher Richtung weiter.

"Die in letzter Linie attaquierenden Lancier-Abteilungen trafen auf den linken Flügel der preussische Infanterie. Hier schwenckte die 8. Compagnie des Regiments Nr 32 links und gab dann in Linie entwickelt den vorbeijagenden Reitern eine Salve, gefolgt von wirksamen Schnellfeuer. Was nicht getroffen wurde, drängte an Morsbronn vorüber und folgte den Cuirassieren in der Richtung auf Dürrenbach und Walburg..."[6]

Pour l'état-major prussien, ce ne sont donc pas de hâtives barricades qui auraient fait la décision, mais la masse des tirailleurs prussiens et leur fusil Dreyse modèle 1862 à tir rapide (6 à 8 coups/min), car chargé par la culasse, caractéristique qui permet également de tirer en position couché. De plus, ce fusil était bien plus précis, car c'était le premier à canon rayé. La brigade Michel serait ainsi la première à avoir été totalement anéantie par des fantassins, alors qu'elle avait vocation au contraire à écrabouiller la piétaille.

Bon nombre d'auteurs a-barricadistes français (dont Alfred Duquet, cité plus haut) se sont évidemment fondés sur ce texte très circonstancié, dont nous n'avons donné qu'un aperçu.

Le ***Generalfeldmarschall von Moltke***, qui commandait alors le grand état-major général des trois armées allemandes (mais pas en Alsace même), soutient la même thèse : *« Malgré la configuration du terrain la plus désavantageuse qu'il soit possible d'imaginer, deux régiments de cuirassiers et un de lanciers de la brigade Michel se précipitèrent sur l'infanterie allemande, qui était précisément en train d'exécuter une conversion à droite près de Morsbronn. Les Français chargeaient avec la plus grande intrépidité, mais le 32e régiment d'infanterie*



La riposte prussienne par le flanc, vue par Georg Höhn.

(prussien), *sans chercher à s'abriter derrière les couverts qu'offre le terrain, resta déployé en tirailleurs et reçut cette masse de plus de mille chevaux qui s'avançait comme un ouragan, par une fusillade, qui* (leur) *fit subir des pertes énormes... »*[7]



Carl Becker. 32er und 8te französische Kürassiere in Morsbronn (Wörth).

Le Kronprinz de Prusse, qui avait commandé la IIIe armée allemande depuis Soultz-sous-Forêts, n'a pas non plus noté dans son *Kriegstagebuch*, en revenant du champ de bataille, des vestiges de barricades. Il a seulement vu *« ça et là des tas de cuirasses, des casques, des chabracques* (tapis de selles)*, des selles, des chapskas* (coiffes de lanciers) *et des lances, tout un matériel superbe qui suffisait à prouver l'énormité des pertes subies. J'en frémis... Les officiers des cuirassiers français prisonniers racontaient* (aussi) *qu'ils s'étaient vengés de l'incapacité de leurs chefs en les abattant eux-mêmes. »*[8] A Morsbronn, ajoute-t-il, *« nous rencontrâmes un détachement du régiment de hussards* (hessois) *n° 14.* (Il) *ne s'était pas contenté d'assister à l'anéantissement des cuirassiers. Il les avait aussi combattus à cheval. Nos hommes petits et agiles avaient désarçonné ces géants moins alertes sans éprouver de pertes sensibles. »*[8]

Le correspondant de guerre prussien ***Theodor Fontane***, en parcourant à son tour le champ de bataille, put de son côté recueillir le témoignage d'un témoin oculaire, qui rejoint la thèse a-barricadiste prussienne officielle : *« Als* (die Cuirassiere) *bis auf 250 Schritte heran waren, rollten von drei Seiten her die Salven und wie über den Tisch gefächerte* (déployées en éventail) *Karten sanken die vordersten Glieder, Mann an Mann. An anderen Stellen lagen sie wie ein wirrer* (confus) *Kräul* (amas) *von Mann und Ross. Gestürtzte Reiter hier, ledige Pferde dort, liefen über das Feld hin. Der Rest sprengte in wilder Flucht zurück. Zwei Regimenter wurden auseinandergesetzt wie Spreu* (ivraie). *»*[9]

Dans son guide touristique du champ de bataille de 1895, le ***Pr Dr Matthaï*** confirme que les cuirassiers français ont été littéralement fauchés par les tirailleurs prussiens qui les avaient cernés sans le secours d'aucune barricade : *« Ein Teil der* (Kürassier) *sucht durch Morsbronn hindurch zu kommen, aber sie fallen den in den Dorfstrassen stehenden 32ern in die Hände. Andere, die nordlich um Morsbronn herumreiten wollen, erliegen den 80ern. Nicht anders erging es dem nachfolgenden 9. Kuirassier-Regiment unter Führung des Oberst Waternau und 2 Schwadronen Lanciers. Die flüchtenen Trümmer der zusammengeschossenen Reitermassen fielen schliesslich noch den hessischen Husaren Nr 14 in die Hände, wurden zersprengt und gerieten noch einmal in das Feuer der preussischen Infanterie. Die Reste suchten endlich nach Walburg zu entkommen... »*[10]

A ce jour, cependant, nous ne connaissons que deux représentations allemandes sans

barricades de la charge. Elles représentent toutes deux les cuirassiers assaillis sur leur flanc droit par des fantassins prussiens, alors qu'en réalité ils avaient été cernés de toutes parts. L'une est du paysagiste ***Georg Höhn*** (1812-1879), qui a été reproduite pour le cent-cinquantenaire sur un panneau dans la rue principale du village. L'autre, du Berlinois ***Karl Becker*** (1820-1900), qui a été le président de la *Königliche Akademie der Künste zu Berlin* de 1882 à 1895.

Et cependant, il y a un historiographe allemand célèbre qui est barricadiste : ***Carl Bleitreu*** (1859-1928). Dans sa brochure sur la bataille de Woerth de 1898[11], il raconte que deux escadrons du 8e se sont engouffrés tête baissée *« blindlings »* dans le village croyant ainsi à tort échapper à la canonnade, puisqu'ils n'ont fait que buter sur une barricade de chariots. *« Trügerisch Hoffnung ! Da bricht eine Barrikade von umgeworfenen Wagen und Tonnen ihren Anlauf. Aber der ist nicht mehr zurück-zuhalten. Der Attakengalopp treibt die unglücklichen Reiter in Barrikaden und Sackgassen hinein. Ihre Reihen stauen sich auf, stossen sich, häufen sich stürtzend übereinander, zerdrücken sich gegen-seitig, indes die deutschen Fusiliere auf nächste Nähe sie herunterschiessen. »* Mais prudence, cette description peut être admise comme une paraphrase du tableau de Detaille.

Les barricades ont existé

On ne connaît qu'un seul témoignage barricadiste local, celui du pasteur Schaeffer de Morsbronn. Mais ce n'est pas un témoignage de témoin oculaire, car il ne fait que rapporter un on-dit né dans le bas du village, alors que ce 6 août, lui-même était resté terré dans son presbytère, dans le haut du village. Il rapporte page 81 de sa *Dorf-Chronik* de 1895 qu'un cuirassier était entré à cheval dans une cour de ferme, a attaché son cheval à une voiture de paysans avant de se cacher dans la maison. Son cheval s'impatienta, ce qui mit en mouvement la voiture, qui roula ainsi dans la rue du village, pour ne s'arrêter qu'en plein milieu, pour se transformer dans l'ambiance surchauffée en barricade fatale. Peu héroïque, ledit cuirassier avait pendant fouillé la maison. Dans une caisse, il trouva un costume du grand-père Hell, avec son couvre-chef, dont il se revêtit et qui lui permit de s'éclipser ni vu, ni connu à la tombée de la nuit :

« *Ein Kürassier ritt in einem Hof, band sein Pferd an einem Wagen und versteckte sich im Hause. Das Pferd wurde unruhig. Der Wagen kamm auf dem abhängigen Hof ins fahren, lief zum Hof hinaus eine kurze Strecke weit die Dorfstrasse hinab und stellte sich endlich quer über dieselbe... Aus diesem einem Wagen hat die erhitzte Phantasie eine infernale Barricade gemacht. Die Wahrheit obiger Darstellung kann noch durch viele Morsbronner Bürger, welche die Schlacht miterlebten, bestätigt werden.* »[12] Mais la désertion du cuirassier est impossible : le 9e cuir n'a pas séjourné dans le village avant la charge. Aussi, cette thèse du chariot s'échappant d'une cour de ferme circule-t-elle aussi dans Morsbronn, sans intervention préalable d'un cuirassier.

Côté français, et à l'inverse du camp allemand, on trouvera, par contre, au moins autant, sinon d'avantage d'écrits barricadistes que de textes en niant ou en ignorant l'existence. Leurs auteurs sont de toutes les nuances : de faiblement barricadiste à fortement multi-barricadistes. Et curieusement à leur tête, on trouve plutôt des officiers supérieurs proches de l'état-major.

Leur chef de file est ***le lt-colonel Léonce Rousset***, professeur-adjoint de tactique à la nouvelle *École supérieure de guerre* (l'*École militaire* à Paris), qui depuis 1876 formait les officiers d'état-major. Dans sa monumentale *« Histoire populaire de la guerre de 1870-71 »* (Libr. Taillandier, Paris), comme dans sa non moins monumentale *« Histoire générale de la guerre franco-allemande (1870-71) »* en six volumes, éditée par la *Librairie Illustrée*, Paris, entre 1895 et 1898, toutes deux couronnées par l'Académie française, il décrit la barricade comme Detaille l'a peinte (version rémoise) : la colonne de cuirassiers qui s'est *« engouffrée dans* (la rue principale du village)*, ne s'arrête que devant la barricade, où les cavaliers, culbutant les uns sur les autres, viennent s'entasser pêle-mêle en un fouillis sanglant. »* Le commandant Rousset affirme même que l'arrière de cette barricade était *« protégé »* par un *« monticule »*[13]. Ce qui pourrait vouloir dire qu'elle avait en fait été érigée par les Français eux-mêmes (les turcos ?) pour fermer l'entrée Est du village avant l'attaque générale des Prussiens par la *Brückmühle*.

Le général Henri Bonnal, qui a lui aussi enseigné l'histoire militaire, la stratégie et la tactique générale à la même *École supérieure de guerre* à partir de 1887, avant de la commander à partir de 1901, avance pour sa part en 1887 une version barricadiste moins calquée sur Detaille : *« Quelques soldats prussiens barricadent les issues au moyen de voitures et quand les cuirassiers du 9e, revenant sur leurs pas, cherchent à s'échapper par l'ouest, ils trouvent la rue obstruée. Ce qui oblige les deux escadrons de lanciers de s'écouler par l'est et par l'ouest, en majorité sur les traces du 9e. »*[14]

Un autre militaire barricadiste remarquable est ***le capitaine Duval***. Après un séjour sur place, il rédige, mais sans le dater, un rapport pour l'état-major général français sur les raisons de la défaite de Frœschwiller. Il y conclut que les cuirassiers ont été *« arrêtés par une espèce de barricade formée de brouettes et de chariots renversés »*[15].

● Pour ***Ernest Picard, chef d'escadron d'artillerie breveté***, toutes les rues de Morsbronn étaient en réalité barricadées. Pour s'autoriser à le dire en 1907, il dit avoir *« utilisé pour la première fois des documents inédits et essentiels des archives de la guerre »*. Mais au fond, sa description rappelle celle du lt-colonel Rousset : *« Les cuirassiers, qui peuvent arriver au bout du village*, écrit-il*, malgré le feu et les cadavres d'hommes et de chevaux amoncelés sont arrêtés par une barricade et obligés de rebrousser chemin sous les balles...* (Ils) *tentent de s'échapper par le sud de Morsbronn. Cette issue leur est fermée. Le colonel Waternau essaie de sortir par le nord. Il échoue également. Toutes les rues sont barricadées. Les cuirassiers tourbillonnent dans le village à la recherche d'un débouché. Presque tous sont mis hors de combat ou pris. »*[16]

● Idem pour ***Adhémar Jean de Chalus de la Cassière***, polytechnicien et officier d'artillerie. Aidé de M. Pingaud, professeur d'histoire de la faculté de Besançon, et sur la foi des historiques des régiments ainsi que des témoignages de plus de 250 officiers qui étaient à Frœschwiller, il soutient en 1882 que des éléments du 8e et du 9e sont entrés les uns après les autres dans Morsbronn par des entrées différentes et que les Prussiens *« avaient eu le temps de barricader les points par où le chemin* (de Froeschwiller) *conduit dans le village. »*[17]

● Le plus multi-barricadiste est ***le chef d'escadron Moitrier***. Retiré à Lunéville, il soutient en 1907 que toutes les issues de Morsbronn obstruées : *« Les cuirassiers, qui peuvent, arrivent au bout du village. Ils sont arrêtés par une barricade et obligés de faire demi-tour... On tente une sortie par le sud du village. Elle échoue. Le colonel Waternau en tente une seconde par le côté nord, elle échoue également ! Le colonel est démonté pour la deuxième fois. Toutes les rues sont barricadées, même l'entrée de celle par où les cuirassiers ont fait irruption dans le village. A la recherche d'une issue, presque tous sont mis hors de combat ou pris. Les 4e et 5e escadrons tournent le village par le nord et chargent dans la plaine jusqu'à Durrenbach et Walbourg. »*[18]

● ***Antoine de Metz-Noblat***, administrateur de banque, capitaine de l'infanterie territoriale à l'état-major de la 20e région militaire, membre de l'Académie de Stanislas (Nancy) avance pour sa part en 1911 que *« Les cavaliers, entrés dans Morsbronn, en trouvèrent l'issue inférieure barricadée. Quelques charrettes poussées à propos fermèrent vivement les autres. »*[19]

● ***Un général cinq étoiles***, resté anonyme, ne doute pas que les barricades sont dues aux Prussiens. En 1902, il affirme : *« La plupart des escadrons s'engouffrèrent dans les rues du village, dont l'ennemi avait barricadé les issues et où ils furent fusillés à bout portant. »*[20]

● ***Eugène de Monzie***, biographe par ailleurs du cardinal de Richelieu, écrit en 1876 : *« D'autres escadrons* (du 9e) *parviennent enfin à tourner la barricade, sabrent ceux qui la défendaient, dégagent leurs compagnons et après avoir nettoyé le village de tous les tirailleurs prussiens qui l'occupaient, percent plus avant et balaient dans la plaine jusqu'à Durrenbach et Walbourg, tout ce qui se rencontre devant eux. »*[21]

● ***L'historien belge Léon Van Eck*** soutient de même que les Prussiens ont barricadé Morsbronn aussitôt après l'avoir conquis. Les cuirassiers *« s'engouffrent* (donc) *dans le piège des rues barricadées. »*[22]

● ***Le « publiciste militaire » Louis Yvert*** (1866-1950), enfin, entre parfaitement dans la catégorie définie par M. le Pr Lecaillon des paraphraseurs du tableau de Detaille. En 1893, donc à 27 ans, il écrit : *« Au tournant, l'escadron de tête* (de la brigade Michel) *est soudainement*

arrêté par une barricade formée de brouettes et de voitures à fourrages renversées », avant d'ajouter en note : « *Tout le monde en France connaît le tableau du peintre Detaille, qui a saisi ce moment douloureux. Popularisée par la gravure, cette toile a suffi, mieux de tous les récits du monde, à immortaliser les braves régiments de la brigade.* »[23] Deux ans après, il reprenait ces formulations, à peine modifiées, dans *« Les vaillantes chevauchées de la cavalerie française pendant la guerre franco-allemande »*[24]. La même année, cependant il quittait définitivement le *militaria* pour fonder la maison d'édition Yvert & Tellier, bien connue des philatélistes.

● Autre paraphraseur du tableau de Detaille, ***Christophe Dufourg-Burg*** qui écrit que *« les autres* (escadrons de la brigade Michel) *commettent l'erreur ou la folie de s'engouffrer dans les rues étroites pour se trouver bloqués par des barricades de charrettes et fusillés à bout portant par un ennemi retranché dans les hautes maisons alsaciennes »* (qui n'ont d'ailleurs jamais existé)[25].

● ***François Roth***, docteur en histoire contemporaine à l'université de Nancy, est lui aussi barricadiste. Dans son ouvrage de référence *« La guerre de 1870 »* (Fayard, 1990), il écrit : *« Dans la grand-rue de Morsbronn, les cavaliers* (de la brigade Michel) *sont bloqués par des chariots et abattus à bout portant. »*

● Et ***François Robichon***, auteur en 2007 de la première biographie d'Edouard Detaille, y a reproduit (par choix historique ou esthétique ?), sur deux pleines pages couleur, la version barricadée[26].

A la *Ligue des patriotes*

Cette ligue revanchiste, fondée par Paul Déroulède en mai 1882, est un autre foyer de barricadistes. Edouard Detaille en a été un des piliers dès l'origine, de même que son inséparable ami, le peintre de batailles Alphonse de Neuville. Maurice Barrès, successeur de Déroulède à la tête de la *Ligue*, a donc également été barricadiste, mais plus tardivement.

Il raconte s'être rendu à Morsbronn en 1904 ou 1905, avant de courir à Rennes pour le procès en réhabilitation du capitaine Dreyfus. C'est une vieille habitante qui l'a convaincu : *« Comment sont-ils venus, ai-je demandé à une vieille dame ? Avec des grands gestes, elle me marque tous les points de l'horizon, puis de sa main se couvre les yeux. Ils venaient de partout, brisés, fous, connaissant leur destin, cauchemar et tourbillon. Les Allemands, quatre minutes à l'avance, sentirent la terre trembler. Fiévreusement, ils s'organisèrent. Des fenêtres et des voitures érigées en barricade, leur pluie de balles massacra ces cavaliers armées de lattes impuissantes... »*[27]

Le publiciste ***Eugène Florent-Matter***, conseiller municipal de Paris, directeur de *L'Alsacien-Lorrain de Paris* et membre du comité directeur de la *Ligue des Patriotes*, est un autre barricadiste tardif. En 1908, après un prétendu pèlerinage sur le champ de bataille, il écrit : *« Dans les petites rues de Morsbronn*, (le visiteur français) *semble voir la charge fantastique, effrayante, des géants bardés de fer, qui, penchés sur leurs montures écumantes de sueur et de sang, se précipitent vers la mort. C'est là, au bout de cette rue, que se dressait la barricade de chariots contre laquelle ils vinrent se briser. De ces maisons, les Prussiens embusqués les tuaient à bout portant et contre cet ennemi insaisissable, les cuirassiers piquaient leurs sabres dans les volets clos. »*[28]

Charles Grad, député protestataire haut-rhinois au *Reichstag* de Berlin et intarissable vulgarisateur scientifique, était du même bord. Dans *« L'Alsace, le pays et ses habitants »* (Hachette, 1889), il écrit qu'« *au bas du village* (de Morsbronn) *des barricades formées par des chariots, barrent le passage. Cette barrière funeste est forcée* », bien qu'en regard son éditeur ait illustré son texte avec une gravure à la signature illisible de la charge débarricadée de Mulhouse. Ce qui est aussi arrivé au lt-colonel Rousset, dans son « *Histoire générale de la guerre franco-allemande* ». Faute pour son éditeur de disposer d'une reproduction de la charge barricadée.

Mais ***Edouard Detaille***, lui-même, ne s'était pas renié. Quarante ans après la bataille et trois ans avant son décès, il accepte l'insertion d'une image de son tableau avec barricades dans l'élogieux hommage que lui a rendu le mensuel *Lectures pour tous* en septembre 1910.

Et que disent les cuirassiers pris isolément ?

Leurs témoignages sont tout aussi partagés. Un cuirassier du 9e, qui avait pu s'échapper, blessé, de la fournaise et que le général Ambert

avait retrouvé laboureur dans un village des environs de Chartres, ne parle ainsi d'aucune barricade. Mais il admet que l'action a été si dense et si rapide que *« personne au monde ne pourrait dire ce qui arriva »*[29].

A l'inverse, dans *Le Petit Parisien* du 18 août 1904, l'ancien cuirassier brigadier Pierre Gourdon, qui s'était retiré à Brive-la-Gaillarde comme receveur buraliste, affirme que son escadron a été *« cerné de toutes parts »* par l'ennemi, qui s'était *« rabattu »* sur lui. Ce qui rejoint la thèse allemande de l'enveloppement par le nombre ainsi que l'historique du 9e cuir, qui soutient qu'il a été « *cerné et fusillé de tous côtés »*[5].

Un chef d'escadron du 8e cuir, hélas resté anonyme, est par contre franchement barricadiste. Dans le supplément littéraire illustré du *Petit Parisien* du 10 août 1890, il raconte : *« Mon escadron s'engage le premier à fond de train dans ce boyau, renversant tout sur son passage... Soudain à un tournant, nous nous heurtons contre une barricade formée de charrettes à fourrage renversées. Cet obstacle inattendu nous arrête et jette dans nos rangs une tumultueuse confusion... Enfin, des obstacles qui obstruaient le passage sont écartés par quelques hommes démontés, mais des fenêtres part toujours une grêle de balles qui abat les cuirassiers galopant au hasard à travers la longue rue. »*[30]

Un dernier témoignage est de nature à clore la discussion, celui du colonel Savette, seul biographe du général Michel, qu'il avait bien connu comme retraité à Saumur. Dans un récit de la charge qu'il tient a priori du général lui-même et publié en 1938 par la *Société des lettres, sciences et arts du Saumurois*, il dit que pendant que le gros du 8e cuir débordait Morsbronn par le nord, un de ses escadrons est allé *« se faire tuer à bout portant dans une rue de ce village, arrêté par une barricade »*. Derrière lui, le 9e cuir et les lanciers ont *« attaqué Morsbronn vers l'ouest, à travers les vignes. Ils sont arrêtés pêle-mêle à l'entrée du village par une compagnie de pionniers, qui a eu le temps de dresser une autre barricade et où ils sont fusillés sur place »*. Le général Michel, lui, avait observé le carnage depuis *« un tertre »* et a fait sonner l'ordre du repli *« au bout d'un quart d'heure »*[31]. Le tableau de Detaille serait ainsi finalement un concentré tout-en-un du sort subi à Morsbronn par toute la brigade !

Et d'ailleurs, les matériaux ne manquaient pas a priori dans Morsbronn pour ériger des barricades. Comme le prouve une carte postale ancienne, les riverains de la rue principale avaient coutume d'abandonner leurs encombrants devant leur maisonnée. On ne peut donc exclure que ceux-ci aient été jetés à la hâte en travers de la chaussée pour gêner les mouvements de l'adversaire. De même, on ne peut exclure que les turcos aient érigé à l'entrée sud-est de Morsbronn un début de barricade bien avant la charge, pour se défendre contre une attaque prussienne imminente.

Mais pourquoi les auteurs allemands auraient-ils été a-barricadistes et les Français plutôt barricadistes ? Pour les Allemands, il est évident qu'elles ne peuvent suffire à expliquer l'anéantissement en moins de vingt minutes de la brigade Michel. Le fusil Dreyse a été bien plus déterminant. Il explique que les fantassins prussiens n'ont pas paniqué face à la déferlante des cuirassiers. Moltke rend ainsi tout particulièrement hommage à leur esprit de résolution et leur combativité.

Et les auteurs français, avaient-ils vraiment besoin de l'excuse des barricades ? Ils n'en font pas non plus un facteur déterminant. Seulement, un facteur de malchance supplémentaire, permettant de valoriser l'esprit de sacrifice des cuirassiers.

Note du chapitre III

(1) canalblog.com **(2)** *« Historique du 9ème régiment de cuirassiers, d'après A. de Martimprey, capitaine instructeur du régiment, d'après les archives du corps, celles du dépôt de la guerre et autres documents »*, Berger-Levrault, 1888, 323 p. ; Morsbronn y est décrit p. 209-212, books.google.fr **(3)** Emile Delmas : *« De Frœschwiller à Paris. Notes prises sur les champs de bataille »*, A. Lemerre Editeur, Paris, 1871, 263 p., chapitre IV : *« Le Bruckmuhl - Morsbronn »*, p. 36-71. **(4)** A. Wachter : *« La guerre franco-allemande de 1870-71. Histoire politique diplomatique et militaire »*, t., 1895, chapitre XII, p. 159-172. **(5)** *La Presse*, 31 août 1870. **(6)** "*Die Cuirassiers von Reichshofen*", *Weissenburger Wochenblatt*, Samstag, den 2. August 1873, qui

reproduit in extenso le passage s'y rapportant du "*3. Heft des Werkes des deutschen grossen Generalstabes über den Krieg 1870-1871*". **(7)** *« La guerre de 1870. Mémoires du maréchal H. de Moltke »*, 8e édition, 1891, p. 21. **(8)** Frédéric III, Empereur d'Allemagne : *« Journal de guerre, 1870-1871 »*, Payot, Paris, 1929, p. 61. **(9)** Theodor Fontane : *« Der Krieg gegen Frankreich »*, vol. 1, Berlin 1873, p. 182-183. **(10)** Dr Wilh. Matthäi : *« Ein Gang über das Schlachtfeld von Wörth »*, Heitz, Strassburg, 1895, p. 92-93. **(11)** Carl Bleibtreu : *« Woerth »*, Verlag von Carl Krabbe, Stuttgart, 1898, p. 45-46. **(12)** Copie dactylographiée de la *« Chronik der Gemeinde Morsbronn, von Pfarrer Schäffer »*, conservée aux Arch. Mun. de Haguenau, Papiers de l'abbé Burg sur 1870. Mais l'original de cette *Chronick* est conservé à la mairie de Morsbronn. **(13)** Cdt Rousset, de l'École supérieure de guerre : *« Histoire générale de la guerre franco-allemande (1870-71) »*, en 6 volumes, Libr. Illustrée, 1895-1898. **(14)** Général Henri Bonnal : *« Frœschwiller. Récit commenté des événements militaires qui ont eu pour théâtre... »*, Chapelot Éditeur, Paris, 1899, d'après *La Revue de cavalerie*, août 1887, p. 478. **(15)** *« Récit de la bataille de Frœschwiller »*, manuscrit du capitaine Duval conservé au SHD, LX97, avec le sous-titre *« Moments principaux - péripéties de la bataille - mouvements décisifs - situation le soir - pertes, conséquences de la bataille »*, s. d., dans une liasse de papiers des années 1880-1890. Reproduit et présenté par Jean-Laurent Vonau dans *L'Outre-Forêt*, n° 70, 2e trim. 1990, p. 25-41. **(16)** Ernest Picard, chef d'escadron d'artillerie breveté : *« 1870. La perte de l'Alsace »*, Plon, 1907, p. 277-280. **(17)** Adhémar de Chalus, chef d'escadron d'artillerie : *« Wissembourg, Frœschwiller, retraite du Châlons. Guerre franco-allemande de 1870-1871 »*, Libr. militaire Dumaine, Paris, 1882, p. 116-117. **(18)** A. Moitrier, chef d'escadron en retraite : *« La cavalerie française à Frœschwiller »,* in *Le Vétéran, Bull. de la Sté nationale de retraités des armées de terre et de mer*, 1870-1871, 4 août 1907. **(19)** A. de Metz-Noblet : *« La bataille de Frœschwiller : les préliminaires, les incertitudes, l'événement »*, Berger-Levrault, 1911, 124 p., p. 33-35. **(20)** *« La perte de l'Alsace, d'après les archives de la guerre »*, par un général 5 étoiles anonyme, d'après l'historique du 9e cuir, p. 210. *La Revue*, anc. *Revue des Revues*, 15 juillet 1902, p. 143. **(21)** Eugène de Monzie : *« La journée de Reichshoffen »*, Victor Palmé, Paris, 1876, p. 116-117, réédité par Hachette en 2015, 408 p. **(22)** Léon Van Neck : *« 1870-1871 illustré »*, Dorbon aîné, Paris 1910, p. 94. **(23)** Louis Yvert : *« Récits de guerre, combats de l'armée du Rhin (1870) »*, Firmin-Didot, Paris, 1893, p. 104. **(24)** Charles-Lavau-zelle, éditeur militaire, Paris, p. 26-27**.** **(25)** *« La cavalerie dans la guerre de 1870 »*, Bernard Giovanageli Editeur, 2009, p. 34. **(26)** François Robichon : *« Edouard Detaille. Un siècle de gloire militaire »*, Bernard Giovangeli Editeur - Min. de la Défense, 2007). **(27)** Maurice Barrès : *« Une visite sur le champ de bataille »*, 1905, Sansot et Cie, Paris, p. 48-49. **(28)** Florent-Matter : *« L'Alsace-Lorraine de nos jours »*, Plon, cité par *Le Figaro, Supplément littéraire du dimanche*, 25 juillet 1908, qui reprend ici certaines formulations du récit d'Emile Delmas, *De Frœschwiller à Paris*, mais qui n'était pas barricadiste. **(29)** Général Ambert : *« Gaulois et Germains. Récits militaires »*, t. 1, *L'invasion*, Libr. Bloud et Barral, Paris, 1883, p. 62-65. **(30)** *Le Petit Parisien, supplément littéraire illustré, 10 août 1890 : « Les anniversaires, Bataille de Frœschwiller (6 août 1870). La charge de Morsbronn par les 8e et 9e cuirassiers »*, signé : un officier du 8e cuirassiers, pour copie conforme Col. X. **(31)** Colonel Savette : *« Un brillant saumurois d'adoption, le général Michel (1817-1898) »*, Sté des lettres, sciences et arts du Saumurois, octobre 1938, n° 86, p. 28-45.

IV - Les barricades dans la guerre de 1870

Toutes les sources invitent à penser que les barricades ont été un recours fréquent tout au long de cette guerre et dans les deux camps. Dès fin juillet 1870, le sous-préfet Hepp de Wissembourg note ainsi la présence, côté allemand, de « *barricades bien gardées* » sur les chemins forestiers autour de ***Schweigen***, destinées à entraver les incursions françaises éventuelles[1]. « *Les troupes de Germersheim*, confirme Charles Beckenhaupt, (sont) *venues établir des avant-postes tout le long de la frontière* (de la Lauter) *et barricader certaines routes.* »[2]

Barricade également dans ***Woerth*** même : le 5 août, vers midi, poussant sa reconnaissance jusqu'au centre de la bourgade, le lieutenant de hussards (et futur Marschall) von Makensen s'est ainsi heurté à un *« pont rompu »*, dont les madriers avaient été ré-« *employés à une barricade* [qui] *barrait la rue principale* ». Il mit pied à terre et avec un collègue tenta de franchir la Sauer sur les poutres maîtresses laissées en place. Mais aussitôt un zouave parut sur la barricade et des coups de feu partirent des volets fermés, tuant un cheval et blessant un hussard[3].

Barricades également à ***Reichshoffen*** le 6 août en fin d'après-midi pour fermer l'entrée sud de la localité, mais que la cavalerie wurtembergeoise a bousculées sans difficulté[4].

De même à ***Gunstett*** : encore à la date du 28 septembre 1870, le reporter de guerre prussien Theodor Fontane constate en traversant le village qu'un chemin creux était toujours à moitié barré par des voiturages allemands : *« die tiefeingeschnittene, hohlwegartige Strasse* (ist) *mit Fuhrwerkresten, Protenund Medizinkarren halbgesperrt. »*[5] Barricades encore dès le début du siège de Strasbourg : le soir du 12 août, après que la division badoise ait installé son QG à Lampertheim, des ordres sont en effet donnés de barricader *« toutes les routes conduisant à Strasbourg »*[6].

A la mi-septembre 1870, les francs-tireurs colmariens ont tenté, eux, de barrer l'entrée de la ville ***au pont sur l'Ill de Horbourg*** avec des briques empruntées à la tuilerie voisine[7]. C'est également au moyen de 3 ou 4 barricades que le 9 octobre 1870 la garde nationale de ***Rambervillers*** (Meurthe-et-Moselle) a tenté de s'opposer à l'investissement de la localité par les Bado-prussiens. La principale d'entre elles a été érigée au pont des Laboureurs, en avant du camp retranché du cimetière. Comme à Morsbronn, elle était faite de *« quelques voitures et de quelques planches »*[8].

Pour défendre ***Châteaudun*** (Eure-et-Loir), les gardes nationaux locaux aidés des francs-tireurs de Paris ont dressé pas moins de 28 barricades à toutes les entrées de la ville, qui n'ont bien entendu pas empêché les Prussiens de s'en rendre les maîtres le soir même, 18 octobre 1870[9]. A une date non connue, enfin, Detaille a peint une autre barricade, celle de Villejuif dans la banlieue sud de Paris, tombée le 18 septembre 1870, tableau qu'il a offert à sa mère et qui est à présent conservé au Musée d'Orsay.

Pour défendre ***Dijon*** contre les Prussiens et les Badois, les francs-tireurs ont le 30 octobre 1870 fermé la rue Jeannin d'une barricade constituée *« de tout ce qu'on trouve sous la main, bois, meubles, charrettes, pierres, pavés »*. Celle-ci a été peinte par l'artiste local Edouard Paupion, témoignage conservé au musée local de la vie bourguignonne.

Plus inattendu : les Prussiens ont eux-mêmes érigé des barricades pour compléter leur siège de Paris en 1871 côté nord-est : *« Du haut des remparts*, a noté Prosper-Olivier Lissagaray, *on voit les Prussiens sous les armes. D'après les termes d'une convention précédemment conclue entre Versailles et le prince de Saxe, l'armée allemande depuis le lundi cernait Paris au nord et à l'est. Elle avait coupé le chemin de fer du nord, garni la ligne du côté de St-Denis, posé des sentinelles de St-Denis à Charenton, dressé sur toutes les routes des barricades armées. »*[10]

Note du chapitre IV

(1) Edgar Hepp, ancien sous-préfet de Wissembourg : *« Wissembourg au début de l'invasion de 1870 »*, Berger-Levrault. **(2)** Charles Beckenhaupt : *« 65 ans après : La bataille de Wissembourg. Souvenirs et réflexions »*, *La Vie en Alsace*, 1936, Strasbourg, p. 165. **(3)** uhlan.perso.libertysurf.fr **(4)** Louis Noir et Louis Sacré : *« Histoire de l'invasion »*, Claverie, Paris, 1875, p. 164. **(5)** Theodor Fontane : *« Der Krieg gegen Frankreich, 1871 »*, Berlin, 1873. **(6)** *Le Petit Parisien, supplément littéraire illustré, 10 août 1890 : « Les anniversaires, Bataille de Frœschwiller (6 août 1870). La charge de Morsbronn par les 8e et 9e cuirassiers »*, signé : un officier du 8e cuirassiers, pour copie conforme Col. X. **(7)** Colonel Savette : *« Un brillant saumurois d'adoption, le général Michel (1817-1898) »*, Sté des lettres, sciences et arts du Saumurois, octobre 1938, n° 86, p. 28-45. **(8)** Maurice Valin : *« Rambervilliers en 1870 : défense d'une ville ouverte »*, Nancy, 1895, p. 9. **(9)** Louis-Désiré Coudray : *« Défense de Châteaudun dans la journée du 18 octobre 1870 »*, Dentu Editeur, Paris, 1871. **(10)** Prosper-Olivier Lissagaray : *« Histoire de la Commune de 1871 »,* La Découverte Poche, p. 364.



Défense de Rambervillers, par J. Benoît-Lévy
© Musée lorrain, Nancy



Défense héroïque de Châteaudun, par Jean-Adolphe Boquin, Musée Carnavalet, Paris.

La barricade de la rue Jeannin, à Dijon





« La barricade de Villejuif », tableau non daté de Detaille offert à sa mère et conservé au Musée d'Orsay.

Selon François Robichon, son biographe, le pousseur de brouette à gauche serait Edouard Detaille.

Conclusions :

La correspondance se rapportant à l'acquisition en 1879 par le *Musée des beaux-arts* de Mulhouse de la version débarricadée du tableau de Detaille n'étant (prétendument) pas conservée, nous devons en rester aux conjectures. Néanmoins, il nous semble que la charge de Morsbronn n'a pas été rebarricadée à la demande de quelques cuirassiers survivants, mais débarricadée cinq ans après le Salon de 1874, à la demande de quelques chauvins français de Mulhouse, désireux de faire dans leur nouveau musée patriotique un pied de nez aux autorités allemandes.

Il n'est pas à exclure qu'une barricade aie été érigée par les turcos à l'entrée Est de Morsbronn avant l'assaut du XIe corps prussien. Et que divers matériaux aient ensuite été jetés en travers des rues du village pour gêner les mouvements des cuirassiers encerclés. La dimension et la solidité de ces obstacles ont bien sûr été grossies par le peintre pour dramatiser son œuvre. De même, il a resserré la rue principale, trop large pour pouvoir être fermée par une barricade, avec de riches demeures alsaciennes manifestement empruntées au *Hanauerland*. Il a aussi peint un 9e cuir encore intact, alors que celui-ci était déjà très amoindri lorsqu'il s'est rué dans Morsbronn.

Aussi, avait-on raison côté allemand de n'attacher aucune importance à quelques obstacles épars. Ce ne sont pas eux qui pour la première fois ont permis à des troupiers d'anéantir en moins de vingt minutes un régiment entier de cavaliers d'assaut, mais un terrain tout-à-fait impropre à une charge à cheval ainsi que le nouveau fusil allemand Dreyse à tir rapide.

Pourquoi alors avoir grossi l'« *effet barricade* » et nier ainsi l'impact d'une supériorité technique ? Car c'était continuer de se leurrer sur la valeur militaire du sacrifice humain gratuit face à celle des nouveaux armements et des nouvelles lois de la guerre industrielle.

Curieusement, aucun auteur barricadiste n'a attribué la paternité de cet « effet barricade » aux cuirassiers survivants. Mais c'était tout de même la première et dernière fois, semble-t-il, que le peintre s'était à ce point écarté du détail militaire rigoureusement exact, dont il a eu le culte tout au long de son immense carrière. Et cependant, il avait raison de souligner, grâce aux artifices de le perspective, l'absurdité de cette charge en souricière. En 1874, il était encore dans sa période anti-guerre et anti-chauvine, et non pas encore dans sa période revanchiste.

Jean-Claude STREICHER le 14 septembre 2023